



Athena getting to write

## ATHENA

[Athena](#)  
[Athena e-texts](#)

---

## PIERRE CORNEILLE

(1606 - 1684)

## LE CID

(1637)

### A MADAME DE COMBALET

MADAME,

Ce portrait vivant que je vous offre représente un héros assez reconnaissable aux lauriers dont il est couvert. Sa vie a été une suite continuelle de victoires; son corps, porté dans son armée, a gagné des batailles après sa mort; et son nom, au bout de six cents ans, vient encore de triompher en France. Il y a trouvé une réception trop favorable pour se repentir d'être sorti de son pays, et d'avoir appris à parler une autre langue que la sienne. Ce succès a passé mes plus ambitieuses espérances, et m'a surpris d'abord; mais il a cessé de m'étonner depuis que j'ai vu la satisfaction que vous avez témoignée quand il a paru devant vous. Alors j'ai osé me promettre de lui tout ce qui en est arrivé, et j'ai cru qu'après les éloges dont vous l'avez honoré, cet applaudissement universel ne lui pouvait manquer. Et véritablement, MADAME, on ne peut douter avec raison de ce que vaut une chose qui a le bonheur de vous plaire: le jugement que vous en faites est la marque assurée de son prix; et comme vous donnez toujours libéralement aux véritables beautés l'estime qu'elles méritent, les fausses n'ont jamais le pouvoir de vous éblouir. Mais votre générosité ne s'arrête pas à des louanges stériles pour les ouvrages qui vous agréent; elle prend plaisir à s'étendre utilement sur ceux qui les produisent, et ne dédaigne point d'employer en leur faveur ce grand crédit que votre qualité et vos vertus vous ont acquis. J'en ai ressenti des effets qui me sont trop avantageux pour m'en taire, et ne vous dois pas moins de remerciements pour moi que pour *le Cid*. C'est une reconnaissance qui m'est glorieuse, puisqu'il m'est impossible de publier que je vous ai de grandes obligations, sans publier en même temps que vous m'avez assez estimé

pour vouloir que je vous en eusse. Aussi, MADAME, si je souhaite quelque durée pour cet heureux effort de ma plume, ce n'est point pour apprendre mon nom à la postérité, mais seulement pour laisser des marques éternelles de ce que je vous dois, et faire lire à ceux qui naîtront dans les autres siècles la protestation que je fais d'être toute ma vie,

MADAME,

Votre très-humble, très obéissant  
et très-obligé serviteur,  
CORNEILLE.

### AVERTISSEMENT

*"Avia pocos dias antes hecho campo con D. Gomez conde de Gormaz. Venciòle, y diòle la muerte. Lo que resultò de este caso, fué que casò con doña Ximena, hija y heredera del mismo conde. Ella misma requierò al Rey que se le diesse por marido, ca estaba muy prendada de sus partes, o le castigasse conforme a las leyes, por la muerte que diò a su padre. Hizòse el casamiento, que à todos estaba à cuento, con el qual por el gran dote de su esposa, que se allegò al estado que él tenia de su padre, se aumontò en poder y riquezas."*

Mariana, *Lib. IXo de Historia d'España Ve.*

Voilà ce qu'a prêté l'histoire à D. Guillen de Castro, qui a mis ce fameux événement sur le théâtre avant moi. Ceux qui entendent l'espagnol y remarqueront deux circonstances: l'une, que Chimène ne pouvant s'empêcher de reconnaître et d'aimer les belles qualités qu'elle voyait en don Rodrigue, quoiqu'il eût tué son père (*estaba prendada de sus partes*), alla proposer elle-même au Roi cette généreuse alternative, ou qu'il le lui donnât pour mari, ou qu'il le fit punir suivant les lois; l'autre, que ce mariage se fit au gré de tout le monde (*à todos estaba à cuento*). Deux chroniques du Cid ajoutent qu'il fut célébré par l'archevêque de Séville, en présence du Roi et de toute sa cour; mais je me suis contenté du texte de l'historien, parce que toutes les deux ont quelque chose qui sent le roman, et peuvent ne persuader pas davantage que celles que nos Français ont faites de Charlemagne et de Roland. Ce que j'ai rapporté de Mariana suffit pour faire voir l'état qu'on fit de Chimène et de son mariage dans son siècle même, où elle vécut en un tel éclat, que les rois d'Aragon et de Navarre tinrent à honneur d'être ses gendres, en épousant ses deux filles. Quelques-uns ne l'ont pas si bien traitée dans le nôtre; et sans parler de ce qu'on a dit de la Chimène du théâtre, celui qui a composé l'histoire d'Espagne en français l'a notée dans son livre de s'être tôt et aisément consolée de la mort de son père, et a voulu taxer de légèreté une action qui fut imputée à grandeur de courage par ceux qui en furent les témoins. Deux romances espagnoles, que je vous donnerai ensuite de cet *Avertissement*, parlent encore plus en sa faveur. Ces sortes de petits poèmes sont comme des originaux décousus de leurs anciennes histoires, et je serais ingrat envers la mémoire de cette héroïne, si, après l'avoir fait connaître en France, et m'y être fait connaître par elle, je ne tâchais de la tirer de la honte qu'on lui a voulu faire, parce qu'elle a passé par mes mains. Je vous donne donc ces pièces justificatives de la réputation où elle a vécu, sans dessein de justifier la façon dont je l'ai fait parler français. Le temps l'a fait pour moi, et les traductions qu'on en a faites en toutes les langues qui servent aujourd'hui à la scène, et chez tous les peuples où l'on voit des théâtres, je veux dire en italien, flamand et anglais, sont d'assez glorieuses apologies contre tout ce qu'on en a dit. Je n'y ajouterai pour toute chose qu'environ une douzaine de vers espagnols qui semblent faits exprès pour la défendre. Ils sont du même auteur qui l'a traitée avant moi, D. Guillen de Castro, qui, dans une autre comédie qu'il intitule *Engañarse engañando*, fait dire à une princesse de Béarn:

*A mirar  
Bien el mundo, que el tener  
Apetitos que vencer,  
Y ocasiones que dexar.*

*Examinan el valor  
En la muger, yo dixera  
Lo que siento, porque fuera  
Luzimientto de mi honor.*

*Pero malicias fundadas  
En honras mal entendidas  
De tentaciones vencidas  
Hacen culpas desclaradas:*

*Y asi, la que el desear  
Con el resistir apunta,  
Vence dos veces, si iunta  
Con el resistir el callar.*

C'est, si je ne me trompe, comme agit Chimène dans mon ouvrage, en présence du Roi et de l'Infante. Je dis en présence du Roi et de l'Infante, parce que quand elle est seule, ou avec sa confidente, ou avec son amant, c'est une autre chose. Ses moeurs sont inégalement égales, pour parler en termes de notre Aristote, et changent suivant les circonstances des lieux, des personnes, des temps et des occasions, en conservant toujours le même principe.

Au reste, je me sens obligé de désabuser le public de deux erreurs qui s'y sont glissées touchant cette tragédie, et qui semblent avoir été autorisées par mon silence. La première est que j'aye convenu de juges touchant son mérite, et m'en sois rapporté au sentiment de ceux qu'on a priés d'en juger. Je m'en tairais encore, si ce faux bruit n'avait été jusque chez M. de Balzac dans sa province, ou, pour me servir de ses paroles mêmes, dans son désert, et si je n'en avais vu depuis peu les marques dans cette admirable lettre qu'il a écrite sur ce sujet, et qui ne fait pas la moindre richesse des deux derniers trésors qu'il nous a donnés. Or comme tout ce qui part de sa plume regarde toute la postérité, maintenant que mon nom est assuré de passer jusqu'à elle dans cette lettre incomparable, il me serait honteux qu'il y passât avec cette tache, et qu'on pût à jamais me reprocher d'avoir compromis de ma réputation. C'est une chose qui jusqu'à présent est sans exemple; et de tous ceux qui ont été attaqués comme moi, aucun que je sache n'a eu assez de faiblesse pour convenir d'arbitres avec ses censeurs; et s'ils ont laissé tout le monde dans la liberté publique d'en juger, ainsi que j'ai fait, ç'a été sans s'obliger, non plus que moi, à en croire personne; outre que dans la conjoncture où étaient lors les affaires du *Cid*, il ne fallait pas être grand devin prévoir ce que nous en avons vu arriver. A moins que d'être tout à fait stupide, on ne pouvait pas ignorer que comme les questions de cette nature ne concernent ni la religion ni l'Etat, on en peut décider par les règles de la prudence humaine, aussi bien que par celles du théâtre, et tourner sans scrupule le sens du bon Aristote du côté de la politique. Ce n'est pas que je sache si ceux qui ont jugé du *Cid* en ont jugé suivant leur sentiment ou non, ni même que je veuille dire qu'ils en ayent bien ou mal jugé, mais seulement que ce n'a jamais été de mon consentement qu'ils en ont jugé, et que peut-être je l'aurais justifié sans beaucoup de peine, si la même raison qui les a fait parler ne m'avait obligé à me taire. Aristote ne s'est pas expliqué si clairement dans sa *Poétique*, que

nous n'en puissions faire ainsi que les philosophes, qui le tirent chacun à leur parti dans leurs opinions contraires; et comme c'est un pays inconnu pour beaucoup de monde, les plus zélés partisans du *Cid* en ont cru ses censeurs sur leur parole, et se sont imaginés avoir pleinement satisfait à toutes leurs objections, quand ils ont soutenu qu'il importait peu qu'il fût selon les règles d'Aristote et qu'Aristote en avait fait pour son siècle et pour des Grecs, et non pour le nôtre et des Français.

Cette seconde erreur que mon silence a affirmée, n'est pas moins injurieuse à Aristote qu'à moi. Ce grand homme a traité la poétique avec tant d'adresse et de jugement, que les préceptes qu'il nous a en laissés sont de tous les temps et de tous les peuples; et bien loin de s'amuser au détail des bienséances et des agréments, qui peuvent être divers selon que ces deux circonstances sont diverses, il a été droit aux mouvements de l'âme, dont la nature ne change point. Il a montré quelles passions la tragédie doit exciter dans celle de ses auditeurs; il a cherché quelles conditions sont nécessaires, et aux personnes qu'on introduit, et aux événements qu'on représente, pour les y faire naître; il en laissé des moyens qui auraient produit leur effet partout dès la création du monde, et qui seront capables de le produire encore partout, tant qu'il y aura des théâtres et des acteurs; et pour le reste, que les lieux et les temps peuvent changer, il l'a négligé, et n'a pas même prescrit le nombre des actes, qui n'a été réglé que par Horace beaucoup après lui.

Et certes, je serais le premier qui condamnerais *le Cid*, s'il péchait contre ces grandes et souveraines maximes que nous tenons de ce philosophe; mais bien loin d'en demeurer d'accord, j'ose dire que cet heureux poëme n'a si extraordinairement réussi que parce qu'on y voit les deux maîtresses conditions (permettez-moi cette épithète) que demande ce grand maître aux excellentes tragédies, et qui se trouvent si rarement assemblées dans un même ouvrage, qu'un des plus doctes commentateurs de ce divin traité qu'il en a fait, soutient que toute l'antiquité ne les a vues se rencontrer que dans le seul *Oedipe*. La première est que celui qui souffre et est persécuté ne soit ni tout méchant ni tout vertueux, mais un homme plus vertueux que méchant, qui par quelque trait de faiblesse humaine qui ne soit pas un crime, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas; l'autre, que la persécution et le péril ne viennent point d'un ennemi, ni d'un indifférent, mais d'une personne qui doive aimer celui qui souffre et en être aimée. Et voilà, pour en parler sainement, la véritable et seule cause de tout le succès du *Cid*, en qui l'on ne peut méconnaître ces deux conditions, sans s'aveugler soi-même pour lui faire injustice. J'achève donc en m'acquittant de ma parole; et après vous avoir dit en passant ces deux mots pour le *Cid* du théâtre, je vous donne, en faveur de la Chimène de l'histoire, les deux romances que vous ai promis.

### **ROMANCE PRIMERO**

*Delante el rey de Leon  
Doña Ximena una tarde  
Se pone à pedir justicia  
Por la muerte de su padre.*

*Para contra el Cid la pide,  
Don Rodrigo de Bivare  
Que huerfana la dexó,  
Niña, y de muy poca edade.*

*Si tengo razon, ó no,  
Bien, rey, lo alcanzas y sabes,*

*Que los negocios de honra  
No pueden dissimularse.*

*Cada dia que amanece  
Veo al lobo de mi sangre  
Caballero en un caballo  
Por darme mayor pesare.*

*Mandale, buen rey, pues puedes  
Que no me ronde mi calle,  
Que no se venga en mugeres  
El hombre que mucho vale.*

*Si mi padre afrento al suyo,  
Bien ha vengado à su padre,  
Que si honras pagaron muertes,  
Para su disculpa basten.*

*Encomendada me tienes,  
No consientas que me agravien,  
Que el que à mi se fiziere,  
A tu corona se faze.*

*Calledes, doña Ximena,  
Que me dades pena grande,  
Que yo dare buen remedio,  
Para todos vuestros males.*

*Al Cid no le he de ofender,  
Que es hombre que mucho vale,  
Y me defiende mis reynos,  
Y quiero que me los guarde.*

*Pero yo faré un partido  
Con el, que no os esté male,  
De tomalle la palabra  
Para que con vos se case.*

*Contenta quedó Ximena,  
Con la merced que le faze,  
Que quien huerfana la fizó  
Aquese mesmo la ampare.*

## **ROMANCE SECUNDO**

*A Ximena y à Rodrigo  
Prendió el rey palabra, y mano,  
De juntarlos para en uno  
En presencia de Layn Calvo.*

*Las enemistades viejas  
Con amor se conformaron,  
Que donde preside el amor  
Se olvidan muchos agravios.*

.....  
*Llegaron juntos los novios,  
Y al dar la mano, y abrazo,  
El Cid mirando à la novia,  
Le dixo todo turbado:*

*Maté a tu padre, Ximena,  
Pero no a desaguizado,  
Matéle de hombre à hombre,  
Para vengar cierto agravio.*

*Maté hombre, y hombre doy,  
Aqui estoy à tu mandado,  
Y en lugar del muerto padre  
Cobraste un marido honrado.*

*A todos pareció bien,  
Su discrecion alabaron,  
Y asi se bizieron las bodas  
De Rodrigo el Castellano.*

---

## ACTEURS

DON FERNAND, Premier roi de Castille.  
DONA URRAQUE, Infante de Castille.  
DON DIEGUE, Père de don Rodrigue.  
DON GOMES, Comte de Gormas, Père de Chimène.  
DON RODRIGUE, Amant de Chimène.  
DON SANCHE, Amoureux de Chimène.  
DON ARIAS, DON ALONSE Gentilshommes castillans.  
CHIMENE, Fille de don Gomès.  
LEONOR, Gouvernante de l'Infante.  
ELVIRE, Gouvernante de Chimène.  
Un PAGE de l'Infante.

La scène est à Séville

# LE CID

## TRAGI-COMEDIE

### ACTE PREMIER

### SCENE PREMIERE

CHIMENE, ELVIRE

CHIMENE

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère?  
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père?

ELVIRE

Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés:  
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez,  
Et si je ne m'abuse à lire dans son âme,  
Il vous commandera de répondre à sa flamme.

CHIMENE

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois  
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix:  
Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre;  
Un si charmant discours ne se peut trop entendre;  
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour  
La douce liberté de se montrer au jour.  
Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue  
Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue?  
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité  
Entre ces deux amants me penche d'un côté?

ELVIRE

Non; j'ai peint votre coeur dans une indifférence  
Qui n'enfle d'aucun d'eux ni détruit l'espérance,  
Et sans les voir d'un oeil trop sévère ou trop doux,  
Attend l'ordre d'un père à choisir un époux.  
Ce respect l'a ravi, sa bouche et son visage  
M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage,

Et puisqu'il vous en faut encor faire un récit,  
Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit:  
"Elle est dans le devoir; tous deux sont dignes d'elle,  
Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle,  
Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux  
L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.  
Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage  
Qui d'un homme de coeur ne soit la haute image,  
Et sort d'une maison si féconde en guerriers,  
Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.  
La valeur de son père, en son temps sans pareille,  
Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille;  
Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,  
Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.  
Je me promets du fils ce que j'ai vu du père;  
Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire."  
Il allait au conseil, dont l'heure qui pressait  
A tranché ce discours qu'à peine il commençait;  
Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée  
Entre vos deux amants n'est pas fort balancée.  
Le Roi doit à son fils élire un gouverneur,  
Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur:  
Ce choix n'est pas douteux, et sa rare vaillance  
Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.  
Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,  
Dans un espoir si juste il sera sans rival;  
Et puisque don Rodrigue a résolu son père  
Au sortir du conseil à proposer l'affaire,  
Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,  
Et si tous vos désirs seront bientôt contents.

#### CHIMENE

Il semble toutefois que mon âme troublée  
Refuse cette joie, et s'en trouve accablée:  
Un moment donne au sort des visages divers,  
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

#### ELVIRE

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

#### CHIMENE

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.



## ACTE I, SCENE II

L'INFANTE, LEONOR, LE PAGE

L'INFANTE

Page, allez avertir Chimène de ma part  
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,  
Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

*Le page rentre.*

LEONOR

Madame, chaque jour même désir vous presse:  
Et dans son entretien je vous vois chaque jour  
Demander en quel point se trouve son amour.

L'INFANTE

Ce n'est pas sans sujet: je l'ai presque forcée  
A recevoir les traits dont son âme est blessée.  
Elle aime don Rodrigue, et le tient de ma main,  
Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain:  
Ainsi de ces amants ayant formé les chaînes,  
Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LEONOR

Madame, toutefois parmi leurs bons succès  
Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.  
Cet amour, qui tous deux les comble d'allégresse,  
Fait-il de ce grand coeur la profonde tristesse,  
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux  
Vous rend-il malheureuse alors qu'ils sont heureux?  
Mais je vais trop avant, et deviens indiscreète.

L'INFANTE

Ma tristesse redouble à la tenir secrète.  
Ecoute, écoute enfin comme j'ai combattu,  
Ecoute quels assauts brave encor ma vertu.  
L'amour est un tyran qui n'épargne personne:  
Ce jeune cavalier, cet amant que je donne,

Je l'aime.

LEONOR

Vous l'aimez!

L'INFANTE

Mets la main sur mon coeur,  
Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur,  
Comme il le reconnaît.

LEONOR

Pardonnez-moi, Madame,  
Si je sors du respect pour blâmer cette flamme.  
Une grande princesse à ce point s'oublier  
Que d'admettre en son coeur un simple cavalier!  
Et que dirait le Roi, que dirait la Castille?  
Vous souvient-il encor de qui vous êtes fille?

L'INFANTE

Il m'en souvient si bien que j'épandrai mon sang  
Avant que je m'abaisse à démentir mon rang.  
Je te répondrais bien que dans les belles âmes  
Le seul mérite a droit de produire des flammes;  
Et si ma passion cherchait à s'excuser,  
Mille exemples fameux pourraient l'autoriser;  
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage;  
La surprise des sens n'abat point mon courage;  
Et je me dis toujours qu'étant fille de roi,  
Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.  
Quand je vis que mon coeur ne se pouvait défendre,  
Moi-même je donnai ce que je n'osais prendre.  
Je mis, au lieu de moi, Chimène en ses liens,  
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.  
Ne t'étonne donc plus si mon âme gênée  
Avec impatience attend leur hyménée:  
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.  
Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui:  
C'est un feu qui s'éteint, faute de nourriture;  
Et malgré la rigueur de ma triste aventure,  
Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,  
Mon espérance est morte, et mon esprit guéri.

Je souffre cependant un tourment incroyable:  
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable:  
Je travaille à le perdre, et le perds à regret;  
Et de là prend son cours mon déplaisir secret.  
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne  
A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne;  
Je sens en deux partis mon esprit divisé:  
Si mon courage est haut, mon coeur est embrasé;  
Cet hymen m'est fatal, je le crains et souhaite:  
Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite.  
Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas,  
Que je meurs s'il s'achève ou ne s'achève pas.

LEONOR

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,  
Sinon que de vos maux avec vous je soupire:  
Je vous blâmais tantôt, je vous plains à présent;  
Mais puisque dans un mal si doux et si cuisant  
Votre vertu combat et son charme et sa force,  
En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,  
Elle rendra le calme à vos esprits flottants.  
Espérez donc tout d'elle, et du secours du temps;  
Espérez tout du ciel: il a trop de justice  
Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L'INFANTE

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

LE PAGE

Par vos commandements Chimène vous vient voir.

L'INFANTE, à *Léonor*.

Allez l'entretenir en cette galerie.

LEONOR

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie?

L'INFANTE

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,  
Remettre mon visage un peu plus à loisir.  
Je vous suis.

Juste ciel, d'où j'attends mon remède,  
Mets enfin quelque borne au mal qui me possède:  
Assure mon repos, assure mon honneur.  
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur:  
Cet hyménée à trois également importe;  
Rends son effet plus prompt, ou mon âme plus forte.  
D'un lien conjugal joindre ces deux amants,  
C'est briser tous mes fers, et finir mes tourments.  
Mais je tarde un peu trop: allons trouver Chimène,  
Et par son entretien soulager notre peine.

### ACTE I, SCENE III

LE COMTE, DON DIEGUE

LE COMTE

Enfin vous l'emportez, et la faveur du Roi  
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi:  
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

DON DIEGUE

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille  
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez  
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes:  
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes;  
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans  
Qu'ils savent mal payer les services présents.

DON DIEGUE

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite:  
La faveur l'a pu faire autant que le mérite;  
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,  
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.  
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre;

Joignons d'un sacré noeud ma maison à la vôtre:  
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils;  
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis:  
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

#### LE COMTE

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre;  
Et le nouvel éclat de votre dignité  
Lui doit enfler le coeur d'une autre vanité.

Exercez-la, Monsieur, et gouvernez le Prince:  
Montrez-lui comme il faut régir une province,  
Faire trembler partout les peuples sous sa loi,  
Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi.  
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine:  
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,  
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,  
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,  
Reposer tout armé, forcer une muraille,  
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.  
Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,  
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

#### DON DIEGUE

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,  
Il lira seulement l'histoire de ma vie.

Là, dans un long tissu de belles actions,  
Il verra comme il faut dompter des nations,  
Attaquer une place, ordonner une armée,  
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

#### LE COMTE

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir;  
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.  
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,  
Que ne puisse égaler une de mes journées?  
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,  
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.  
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille;  
Mon nom sert de rempart à toute la Castille:  
Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,  
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.  
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,

Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire:  
Le prince à mes côtés ferait dans les combats  
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras;  
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire;  
Et pour répondre en hâte à son grand caractère,  
Il verrait...

DON DIEGUE

Je le sais, vous servez bien le Roi.  
Je vous ai vu combattre et commander sous moi.  
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,  
Votre rare valeur a bien rempli ma place;  
Enfin, pour épargner les discours superflus,  
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.  
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence  
Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

DON DIEGUE

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

DON DIEGUE

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

DON DIEGUE

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE

Parlons-en mieux, le Roi fait honneur à votre âge.

DON DIEGUE

Le Roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

DON DIEGUE

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE

Ne le méritait pas! moi?

DON DIEGUE

Vous.

LE COMTE

Ton impudence,  
Téméraire vieillard, aura sa récompense.  
*Il lui donne un soufflet.*

DON DIEGUE, *mettant l'épée à la main.*

Achève, et prends ma vie après un tel affront,  
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse?

DON DIEGUE

O Dieu! ma force usée en ce besoin me laisse!

LE COMTE

Ton épée est à moi; mais tu serais trop vain,  
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.

Adieu: fais lire au Prince, en dépit de l'envie,  
Pour son instruction, l'histoire de ta vie:  
D'un insolent discours ce juste châtement  
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

#### ACTE I, SCENE IV

DON DIEGUE

O rage! ô désespoir! ô vieillesse ennemie!  
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?  
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers  
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?  
Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,  
Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,  
Tant de fois affermi le trône de son roi,  
Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi?  
O cruel souvenir de ma gloire passée!  
Oeuvre de tant de jours en un jour effacée!  
Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur!  
Précipice élevé d'où tombe mon honneur!  
Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte,  
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte?  
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur:  
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur;  
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,  
Malgré le choix du Roi, m'en a su rendre indigne.  
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,  
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,  
Fer, jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,  
M'a servi de parade, et non pas de défense,  
Va, quitte désormais le dernier des humains,  
Passe, pour me venger, en de meilleures mains.

#### ACTE I, SCENE V

DON DIEGUE, DON RODRIGUE



DON DIEGUE

Rodrigue, as-tu du coeur?

DON RODRIGUE

Tout autre que mon père  
L'éprouverait sur l'heure.

DON DIEGUE

Agréable colère!  
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!  
Je reconnais mon sang à ce noble courroux;  
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.  
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte;  
Viens me venger.

DON RODRIGUE

De quoi?

DON DIEGUE

D'un affront si cruel,  
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel:  
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie;  
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie:  
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,  
Je le remets au tien pour venger et punir.

Va contre un arrogant éprouver ton courage:  
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage;  
Meurs ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,  
Je te donne à combattre un homme à redouter:  
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,  
Porter partout l'effroi dans une armée entière.  
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus;  
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,  
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,  
C'est...

DON RODRIGUE

De grâce, achevez.

DON DIEGUE

Le père de Chimène.

DON RODRIGUE

Le...

DON DIEGUE

Ne réplique point, je connais ton amour;  
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour.  
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.  
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance:  
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi;  
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.  
Accablé des malheurs où le destin me range,  
Je vais les déplorer: va, cours, vole, et nous venge.

## ACTE I, SCENE VI

DON RODRIGUE

Percé jusques au fond du coeur  
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,  
Misérable vengeur d'une juste querelle,  
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,  
Je demeure immobile, et mon âme abattue  
Cède au coup qui me tue.  
Si près de voir mon feu récompensé,  
O Dieu, l'étrange peine!  
En cet affront mon père est l'offensé,  
Et l'offenseur le père de Chimène!

Que je sens de rudes combats!  
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse:  
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse:  
L'un m'anime le coeur, l'autre retient mon bras.  
Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,  
Ou de vivre en infâme,  
Des deux côtés mon mal est infini.  
O Dieu, l'étrange peine!  
Faut-il laisser un affront impuni?  
Faut-il punir le père de Chimène?

Père, maîtresse, honneur, amour,  
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,  
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.  
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.  
Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,  
Mais ensemble amoureuse,  
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,  
Fer qui causes ma peine,  
M'es-tu donné pour venger mon honneur?  
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?

Il vaut mieux courir au trépas.  
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père:  
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère;  
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.  
A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,  
Et l'autre indigne d'elle.  
Mon mal augmente à le voir guérir;  
Tout redouble ma peine.  
Allons, mon âme; et puisqu'il faut mourir,  
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison!  
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire!  
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire  
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison!  
Respecter un amour dont mon âme égarée  
Voit la perte assurée!  
N'écoutons plus ce penser suborneur,  
Qui ne sert qu'à ma peine.  
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,  
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.  
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse:  
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,  
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.  
Je m'accuse déjà de trop de négligence:  
Courons à la vengeance;  
Et tout honteux d'avoir tant balancé,  
Ne soyons plus en peine,  
Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,  
Si l'offenseur est père de Chimène.

## ACTE II

### SCENE PREMIERE

## DON ARIAS, LE COMTE

LE COMTE

Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud  
S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut;  
Mais puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

DON ARIAS

Qu'aux volontés du Roi ce grand courage cède:  
Il y prend grande part, et son coeur irrité  
Agira contre vous de pleine autorité.  
Aussi vous n'avez point de valable défense:  
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,  
Demandent des devoirs et des submissions.  
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE

Le Roi peut à son gré disposer de ma vie.

DON ARIAS

De trop d'emportement votre faute est suivie.  
Le Roi vous aime encore; apaisez son courroux.  
Il a dit: "Je le veux"; désobéirez-vous?

LE COMTE

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,  
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime;  
Et quelque grand qu'il soit, mes services présents  
Pour le faire abolir sont plus que suffisants.

DON ARIAS

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable,  
Jamais à son sujet un roi n'est redevable.  
Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir  
Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.  
Vous vous perdrez, Monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

DON ARIAS

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.  
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,  
Tout l'Etat périra, s'il faut que je périsse.

DON ARIAS

Quoi! vous craignez si peu le pouvoir souverain...

LE COMTE

D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main?  
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,  
Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.

DON ARIAS

Souffrez que la raison remette vos esprits.  
Prenez un bon conseil.

LE COMTE

Le conseil en est pris.

DON ARIAS

Que lui dirai-je enfin? je lui dois rendre conte.

LE COMTE

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

DON ARIAS

Mais songez que les rois veulent être absolus.

LE COMTE

Le sort en est jeté, Monsieur, n'en parlons plus.

DON ARIAS

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre:  
Avec tous vos lauriers, craignez encor le foudre.

LE COMTE

Je l'attendrai sans peur.

DON ARIAS

Mais non pas sans effet.

LE COMTE

Nous verrons donc par là don Diègue satisfait.  
*(Il est seul)*  
Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces.  
J'ai le coeur au-dessus des plus fières disgrâces;  
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,  
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

## ACTE II, SCENE II

LE COMTE, DON RODRIGUE

DON RODRIGUE

A moi, Comte, deux mots.

LE COMTE

Parle

DON RODRIGUE

Ote-moi d'un doute.  
Connais-tu bien don Diègue?

LE COMTE

Oui.

DON RODRIGUE

Parlons bas; écoute.  
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,  
La vaillance et l'honneur de son temps? le sais-tu?

LE COMTE

Peut-être.

DON RODRIGUE

Cette ardeur que dans les yeux je porte,  
Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

LE COMTE

Que m'importe?

DON RODRIGUE

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE

Jeune présomptueux!

DON RODRIGUE

Parle sans t'émouvoir.  
Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées

La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE

Te mesurer à moi! qui t'a rendu si vain,  
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

DON RODRIGUE

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,  
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE

Sais-tu bien qui je suis?

DON RODRIGUE

Oui; tout autre que moi  
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.  
Les palmes dont je vois ta tête si couverte  
Semblent porter écrit le destin de ma perte.  
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;  
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de coeur.  
A qui venge son père il n'est rien impossible.  
Ton bras est vaincu, mais pas invincible.

LE COMTE

Ce grand coeur qui paraît aux discours que tu tiens,  
Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens;  
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,  
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.  
Je sais ta passion, et suis ravi de voir  
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir;  
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime;  
Que ta haute vertu répond à mon estime;  
Et que voulant pour gendre un cavalier parfait,  
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait;  
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse;  
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.  
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal;  
Dispense ma valeur d'un combat inégal;  
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire:  
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.



On te croirait toujours abattu sans effort;  
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

DON RODRIGUE

D'une indigne pitié ton audace est suivie:  
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie?

LE COMTE

Retire-toi d'ici.

DON RODRIGUE

Marchons sans discourir.

LE COMTE

Es-tu si las de vivre?

DON RODRIGUE

As-tu peur de mourir?

LE COMTE

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère  
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

### **ACTE II, SCENE III**

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR

L'INFANTE

Apaise, ma Chimène, apaise ta douleur:  
Fais agir ta constance en ce coup de malheur.  
Tu reverras le calme après ce faible orage;  
Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage,  
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

## CHIMENE

Mon coeur outré d'ennuis n'ose rien espérer.  
Un orage si prompt qui trouble une bonace  
D'un naufrage certain nous porte la menace:  
Je n'en saurais douter, je pérís dans le port.  
J'aimais, j'étais aimée, et nos pères d'accord;  
Et je vous en contais la charmante nouvelle,  
Au malheureux moment que naissait leur querelle,  
Dont le récit fatal, sitôt qu'on vous l'a fait,  
D'une si douce attente a ruiné l'effet.

Maudite ambition, détestable manie,  
Dont les plus généreux souffrent la tyrannie!  
Honneur impitoyable à mes plus chers désirs,  
Que tu vas me coûter de pleurs et de soupirs!

## L'INFANTE

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre:  
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre.  
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,  
Puisque déjà le Roi les veut accommoder;  
Et tu sais que mon âme, à tes ennuis sensible,  
Pour en tarir la source y fera l'impossible.

## CHIMENE

Les accommodements ne font rien en ce point:  
De si mortels affronts ne se réparent point.  
En vain on fait agir la force ou la prudence:  
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence.  
La haine que les coeurs conservent au dedans  
Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardents.

## L'INFANTE

Le saint noeud qui joindra don Rodrigue et Chimène  
Des pères ennemis dissipera la haine;  
Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort  
Par un heureux hymen étouffer ce discord.

## CHIMENE

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère:

Don Diègue est trop altier, et je connais mon père.  
Je sens couler des pleurs que je veux retenir;  
Le passé me tourmente, et je crains l'avenir.

L'INFANTE

Que crains-tu? d'un vieillard l'impuissante faiblesse?

CHIMENE

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE

Il a trop de jeunesse.

CHIMENE

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INFANTE

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup:  
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire,  
Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMENE

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui!  
Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui?  
Etant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage!  
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage,  
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus,  
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE

Chimène a l'âme haute, et quoiqu'intéressée,  
Elle ne peut souffrir une basse pensée;  
Mais si jusques au jour de l'accommodement  
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant,  
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage,  
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage?

CHIMENE

Ah! Madame, en ce cas je n'ai plus de souci.

## ACTE II, SCENE IV

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, LE PAGE

L'INFANTE

Page cherchez Rodrigue, et l'amenez ici.

LE PAGE

Le comte de Gormas et lui...

CHIMENE

Bon Dieu! je tremble.

L'INFANTE

Parlez.

LE PAGE

De ce palais ils sont sortis ensemble.

CHIMENE

Seuls?

LE PAGE

Seuls, et qui semblaient tout bas se quereller.

CHIMENE

Sans doute, ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.  
Madame, pardonnez à cette promptitude.

## ACTE II, SCENE V

L'INFANTE, LEONOR

L'INFANTE

Hélas! que dans l'esprit le sens d'inquiétude!  
Je pleure ses malheurs, son amant me ravit;  
Mon repos m'abandonne, et ma flamme revit.  
Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène  
Fait renaître à la fois mon espoir et ma peine;  
Et leur division, que je vois à regret,  
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LEONOR

Cette haute vertu qui règne dans votre âme  
Se rend-elle si tôt à cette lâche flamme?

L'INFANTE

Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi  
Pompeuse et triomphante, elle me fait la loi:  
Porte-lui du respect, puisqu'elle m'est si chère.  
Ma vertu la combat, mais, malgré moi j'espère;  
Et d'un si fol espoir mon coeur mal défendu  
Vole après un amant que Chimène a perdu.

LEONOR

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage  
Et la raison chez vous perd ainsi son usage?

L'INFANTE

Ah! qu'avec peu d'effet on entend le raison,  
Quand le coeur est atteint d'un si charmant poison!  
Et lorsque le malade aime sa maladie,  
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie!

LEONOR

Votre espoir vous séduit, votre mal est doux;  
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE

Je ne le sais que trop; mais si ma vertu cède,  
Apprends comme l'amour flatte un coeur qu'il possède.  
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,  
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat,  
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte.  
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le Comte?  
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits  
Les royaumes entiers tomberont sous ses lois;  
Et mon amour flatteur déjà me persuade  
Que je le vois assis au trône de Grenade,  
Les Mores subjugués trembler en l'adorant,  
L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant,  
Le Portugal se rendre, et ses nobles journées  
Porter delà les mers ses hautes destinées,  
Du sang des Africains arroser ses lauriers:  
Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,  
Je l'attends de Rodrigue après cette victoire,  
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LEONOR

Mais, Madame, voyez où vous portez son bras,  
Ensuite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE

Rodrigue est offensé; le Comte a fait l'outrage;  
Ils sont sortis ensemble: en faut-il davantage?

LEONOR

Eh bien! Ils se battront, puisque vous le voulez;  
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez?

L'INFANTE

Que veux-tu? Je suis folle, et mon esprit s'égare:

Tu vois par là quels maux cet amour me prépare.  
Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis,  
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

## ACTE II, SCENE VI

DON FERNAND, DON ARIAS, DON SANCHE

DON FERNAND

Le Comte est donc si vain et si peu raisonnable!  
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable?

DON ARIAS

Je l'ai de votre part longtemps entretenu;  
J'ai fait mon pouvoir, Sire, et n'ai rien obtenu.

DON FERNAND

Justes cieux! ainsi donc un sujet téméraire  
A si peu de respect et de soin de me plaire!  
Il offense don Diègue, et méprise son roi!  
Au milieu de ma cour il me donne la loi!  
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,  
Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine.  
Fût-il la valeur même, et le dieu des combats,  
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.  
Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence,  
je l'ai voulu d'abord traiter sans violence;  
Mais puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,  
Soit qu'il résiste ou non, vous assurer de lui.

DON SANCHE

Peut-être un peu de temps le rendrait moins rebelle:  
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle;  
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,  
Un coeur si généreux se rend malaisément.  
Il voit bien qu'il a tort, mais une âme si haute  
N'est pas si tôt réduite à confesser sa faute.

DON FERNAND

Don Sanche, taisez-vous, et soyez averti  
Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

DON SANCHE

J'obéis, et me tais; mais de grâce encor, Sire,  
Deux mots en sa défense.

DON FERNAND

Et que pouvez-vous dire?

DON SANCHE

Qu'une âme accoutumée aux grandes actions  
Ne se peut abaisser à des submissions:  
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte;  
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le Comte.  
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,  
Et vous obéirait, s'il avait moins de coeur.  
Commandez que son bras, nourri dans les alarmes,  
Répare cette injure à la pointe des armes;  
Il satisfera, Sire; et vienne qui voudra,  
Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

DON FERNAND

Vous perdez le respect; mais je pardonne à l'âge,  
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.

Un roi dont la prudence a de meilleurs objets  
Est meilleur ménager du sang de ses sujets:  
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,  
Comme le chef a soin des membres qui le servent.  
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi:  
Vous parlez en soldat; je dois agir en roi;  
Et quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire,  
Le Comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.  
D'ailleurs l'affront me touche: il a perdu d'honneur  
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur;  
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même,  
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.  
N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux  
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux;  
Vers la bouche du fleuve ils ont osé paraître.



DON ARIAS

Les Mores ont appris par la force à vous connaître,  
Et tant de fois vaincus, ils ont perdu le coeur  
De se plus hasarder contre un si grand vainqueur.

DON FERNAND

Ils ne verront jamais quelque jalousie  
Mon sceptre, en dépit d'eux, régir l'Andalousie;  
Et ce pays si beau, qu'ils ont trop possédé,  
Avec un oeil d'envie est toujours regardé.  
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville  
Placer depuis dix ans le trône de Castille,  
Pour les voir de plus près, et d'un ordre plus prompt  
Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront.

DON ARIAS

Ils savent aux dépens de leurs plus dignes têtes,  
Combien votre présence assure vos conquêtes:  
Vous n'avez rien à craindre.

DON FERNAND

Et rien à négliger:  
Le trop de confiance attire le danger;  
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine  
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.  
Toutefois j'aurais tort de jeter dans les coeurs,  
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.  
L'effroi que produirait cette alarme inutile,  
Dans la nuit qui survient troublerait trop la ville:  
Faites doubler la garde aux murs et sur le port.  
C'est assez pour ce soir

## **ACTE II, SCENE VII**

DON FERNAND, DON SANCHE, DON ALONSE

DON ALONSE

Sire, le comte est mort:  
Don Diègue, par son fils, a vengé son offense.

DON FERNAND

Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance;  
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

DON ALONSE

Chimène à vos genoux apporte sa douleur;  
Elle vient tout en pleurs vous demander justice.

DON FERNAND

Bien qu'à ses déplaisirs mon âme compatisse,  
Ce que le Comte a fait semble avoir mérité  
Ce digne châtiment de sa témérité.  
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,  
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.  
Après un long service à l'Etat rendu,  
Après son sang pour moi mille fois répandu,  
A quelques sentiments que son orgueil m'oblige,  
Sa perte m'affaiblit, et son trépas m'afflige.

## ACTE II, SCENE VIII

DON FERNAND, DON DIEGUE, CHIMENE,  
DON SANCHE, DON ARIAS, DON ALONSE

CHIMENE

Sire, Sire, justice!

DON DIEGUE

Ah, Sire, écoutez-nous.

CHIMENE

Je me jette à vos pieds.

DON DIEGUE

J'embrasse vos genoux.

CHIMENE

Je demande justice.

DON DIEGUE

Entendez ma défense.

CHIMENE

D'un jeune audacieux punissez l'insolence:  
Il a de votre sceptre abattu le soutien,  
Il a tué mon père.

DON DIEGUE

Il a vengé le sien.

CHIMENE

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

DON DIEGUE

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

DON FERNAND

Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.  
Chimène, je prends part à votre déplaisir;  
D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.  
Vous parlerez après; ne troublez pas sa plainte.

CHIMENE

Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang  
Couler à gros bouillons de son généreux flanc;  
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,

Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,  
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux  
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,  
Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,  
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.  
J'ai couru sur le lieu, sans force et sans couleur:  
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,  
Sire, la voix me manque à ce récit funeste;  
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

DON FERNAND

Prends courage, ma fille, et sache qu'aujourd'hui  
Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMENE

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.  
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie;  
Son flanc était ouvert; et, pour mieux m'émouvoir,  
Son sang sur la poussière écrivait mon devoir;  
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite  
Me parlait par sa plaie, et hâtait ma poursuite;  
Et pour se faire entendre au plus juste des rois,  
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.

Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance  
Règne devant vos yeux une telle licence;  
Que les plus valeureux, avec impunité,  
Soient exposés aux coups de la témérité;  
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,  
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.  
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir  
Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.  
Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance,  
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.  
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang:  
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.  
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,  
Mais à votre grandeur, mais à votre personne,  
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'Etat  
Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat.

DON FERNAND

Don Diègue, répondez.

## DON DIEGUE

Qu'on est digne d'envie  
Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie,  
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,  
Au bout de leur carrière, un destin malheureux!  
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,  
Moi que jadis partout a suivi la victoire,  
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,  
Recevoir un affront et demeurer vaincu.  
Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,  
Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade,  
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,  
Le Comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux,  
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage  
Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.

Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,  
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,  
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,  
Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie,  
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,  
Digne de son pays et digne de son roi.  
Il m'a prêté sa main, il a tué le Comte;  
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.  
Si montrer du courage et du ressentiment,  
Si venger un soufflet mérite un châtement,  
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête:  
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.  
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos débats,  
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.  
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,  
Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.  
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,  
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.  
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène:  
Je n'y résiste point, je consens à ma peine;  
Et loin de murmurer d'un rigoureux décret,  
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

## DON FERNAND

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,  
Mérite en plein conseil d'être délibérée.

Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.  
Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.  
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMENE

Il est juste, grand Roi, qu'un meurtrier périsse.

DON FERNAND

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMENE

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

### ACTE III

#### SCENE PREMIERE

DON RODRIGUE, ELVIRE

ELVIRE

Rodrigue, qu'as-tu fait? où viens-tu, misérable?

DON RODRIGUE

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil,  
De paraître en des lieux que tu remplis de deuil?  
Quoi? viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du Comte?  
Ne l'as-tu pas tué?

DON RODRIGUE

Sa vie était ma honte:  
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE

Mais chercher ton asile en la maison du mort!  
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

DON RODRIGUE

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.  
Ne me regarde plus d'un visage étonné;  
Je cherche le trépas après l'avoir donné.  
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène:  
Je mérite la mort de mériter sa haine,  
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,  
Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main.

ELVIRE

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence;  
A ses premiers transports dérobe ta présence:  
Va, ne t'expose point aux premiers mouvements  
Que poussera l'ardeur de ses ressentiments.

DON RODRIGUE

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pu déplaire  
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère;  
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,  
Si pour mourir plus tôt je puis la redoubler.

ELVIRE

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,  
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.  
Rodrigue, fuis, de grâce: ôte-moi de souci.  
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici?  
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère,  
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père?  
Elle va revenir; elle vient, je la voi:  
Du moins, pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

## ACTE III, SCENE II

DON SANCHE, CHIMENE, ELVIRE

DON SANCHE

Oui, Madame, il vous faut de sanglantes victimes:  
Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes;  
Et je n'entreprends pas, à force de parler,  
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.  
Mais si de vous servir je puis être capable,  
Employez mon épée à punir le coupable;  
Employez mon amour à venger cette mort:  
Sous vos commandements mon bras sera trop fort.

CHIMENE

Malheureuse!

DON SANCHE

De grâce, acceptez mon service.

CHIMENE

J'offenserais le Roi, qui m'a promis justice.

DON SANCHE

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur,  
Qu'assez souvent le crime échappe à sa longueur;  
Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes.  
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes:  
La voie en est plus sûre, et plus prompte à punir.

CHIMENE

C'est le dernier remède; et s'il faut y venir,  
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,  
Vous serez libre alors de venger mon injure.

DON SANCHE

C'est l'unique bonheur où mon âme prétend;  
Et pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.



## ACTE III, SCENE III

CHIMENE, ELVIRE

CHIMENE

Enfin je me vois libre, et je puis sans contrainte  
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte;  
Je puis donner passage à mes tristes soupirs;  
Je puis t'ouvrir mon âme et tous mes déplaisirs.

Mon père est mort, Elvire; et la première épée  
Dont s'est armé Rodrigue, a sa trame coupée.  
Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau!  
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,  
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,  
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE

Reposez-vous, Madame.

CHIMENE

Ah! que mal à propos  
Dans un malheur si grand tu parles de repos!  
Par où sera jamais ma douleur apaisée,  
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée?  
Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel,  
Si je poursuis un crime, aimant le criminel?

ELVIRE

Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore!

CHIMENE

C'est peu de dire aimer, Elvire: je l'adore;  
Ma passion s'oppose à mon ressentiment;  
Dedans mon ennemi je trouve mon amant;  
Et je sens qu'en dépit de toute ma colère,  
Rodrigue dans mon coeur combat encor mon père:  
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,  
Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant;

Mais, en ce dur combat de colère et de flamme,  
Il déchire mon coeur sans partager mon âme;  
Et quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir,  
Je ne consulte point pour suivre mon devoir:  
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige.  
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige;  
Mon coeur prend son parti; mais, malgré son effort,  
Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

ELVIRE

Pensez-vous le poursuivre?

CHIMENE

Ah! cruelle pensée!  
Et cruelle poursuite où je me vois forcée!  
Je demande sa tête, et crains de l'obtenir:  
Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir!

ELVIRE

Quittez, quittez, Madame, un dessein si tragique;  
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMENE

Quoi! mon père étant mort et presque entre mes bras,  
Son sang criera vengeance, et je ne l'orrai pas!  
Mon coeur, honteusement surpris par d'autres charmes,  
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes!  
Et je ne pourrai souffrir qu'un amour suborneur  
Sous un lâche silence étouffe mon honneur!

ELVIRE

Madame, croyez-moi, vous serez excusable  
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable,  
Contre un amant si cher: vous avez assez fait,  
Vous avez vu le Roi; n'en pressez point l'effet,  
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMENE

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge;  
Et de quoi que nous flatte un désir amoureux,  
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMENE

Je l'avoue.

ELVIRE

Après tout, que pensez-vous donc faire?

CHIMENE

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,  
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

### ACTE III, SCENE IV

DON RODRIGUE, CHIMENE, ELVIRE

DON RODRIGUE

Eh bien! sans vous donner la peine de poursuivre,  
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMENE

Elvire, où sommes-nous, et qu'est-ce que je voi?  
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

DON RODRIGUE

N'épargnez point mon sang: goûtez sans résistance  
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMENE

Hélas!

DON RODRIGUE

Ecoute-moi.

CHIMENE

Je me meurs.

DON RODRIGUE

Un moment.

CHIMENE

Va, laisse-moi mourir.

DON RODRIGUE

Quatre mots seulement:  
Après, ne me répons qu'avecque cette épée.

CHIMENE

Quoi! du sang de mon père encor toute trempée!

DON RODRIGUE

Ma Chimène...

CHIMENE

Ote-moi cet objet odieux,  
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

DON RODRIGUE

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,

Pour croître ta colère, et pour hâter ma peine.

CHIMENE

Il est teint de mon sang.

DON RODRIGUE

Plonge-le dans le mien,  
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMENE

Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue  
Le père par le fer, la fille par la vue!  
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir:  
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir!

DON RODRIGUE

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie  
De finir par tes mains ma déplorable vie;  
Car enfin n'attends pas de mon affection  
Un lâche repentir d'une bonne action.  
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte  
Déshonorait mon père, et me couvrait de honte.  
Tu sais comme un soufflet touche un homme de coeur;  
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur:  
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père;  
Je le ferais encor, si j'avais à le faire.  
Ce n'est pas qu'en effet contre mon père et moi  
Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi;  
Juge de son pouvoir: dans une telle offense  
J'ai pu délibérer si j'en prendrais vengeance.  
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,  
J'ai pensé qu'à son tour mon bras était trop prompt;  
Je me suis accusé de trop de violence;  
Et ta beauté sans doute emportait la balance,  
A moins que d'opposer à tes plus forts appas  
Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas;  
Que malgré cette part que j'avais en ton âme,  
Qui m'aima généreux me haïrait infâme;  
Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,  
C'était m'en rendre indigne et diffamer ton choix.  
Je te le dis encore; et quoique j'en soupire,  
Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire:

Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter  
Pour effacer ma honte, et pour te mériter;  
Mais je quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père,  
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire:  
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.  
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.  
Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime;  
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime:  
Immole avec courage au sang qu'il a perdu  
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

## CHIMENE

Ah! Rodrigue, il est vrai, quoique ton ennemie,  
Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie;  
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,  
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.  
Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,  
Demandait à l'ardeur d'un généreux courage:  
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien;  
Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.  
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire;  
Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire:  
Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,  
Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.  
Hélas! ton intérêt ici me désespère:  
Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,  
Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir  
L'unique allègement qu'elle eût pu recevoir;  
Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes,  
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.  
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu;  
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû;  
Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine,  
Me force à travailler moi-même à ta ruine.  
Car enfin n'attends pas de mon affection  
De lâches sentiments pour ta punition.  
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,  
Ma générosité doit répondre à la tienne:  
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi;  
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

## DON RODRIGUE

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne:  
Il demande ma tête, et je te l'abandonne;  
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt:  
Le coup m'en sera doux, aussi bien que l'arrêt.

Attendre après mon crime une lente justice,  
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.  
Je mourrai trop heureux, mourant d'un coup si beau.

CHIMENE

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.  
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?  
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre;  
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,  
Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

DON RODRIGUE

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,  
Ta générosité doit répondre à la mienne;  
Et pour venger un père emprunter d'autres bras,  
Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas:  
Ma main seule du mien a su venger l'offense,  
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMENE

Cruel! à quel propos sur ce point t'obstiner?  
Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner!  
Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage  
Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.  
Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir  
Aux traits de ton amour ni de ton désespoir.

DON RODRIGUE

Rigoureux point d'honneur! Hélas! quoi que je fasse,  
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce?  
Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,  
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié.  
Ton malheureux amant aura bien moins de peine  
A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE

Va, je ne te hais point.

DON RODRIGUE

Tu le dois.

CHIMENE

Je ne puis.

DON RODRIGUE

Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits?  
Quand on saura mon crime, et que ta flamme dure,  
Que ne publieront point l'envie et l'imposture!  
Force-les au silence, et sans plus discourir,  
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMENE

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie;  
Et je veux que la voix de la plus noire envie  
Elève au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis,  
Sachant que je t'adore et que je te poursuis.  
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême  
Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime.  
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ:  
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard.  
La seule occasion qu'aura la médisance,  
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence:  
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

DON RODRIGUE

Que je meure!

CHIMENE

Va t'en.

DON RODRIGUE

A quoi te résous-tu?

CHIMENE



Malgré des feux si beaux, qui troublent ma colère,  
Je ferai mon possible à bien venger mon père;  
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,  
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

DON RODRIGUE

O miracle d'amour!

CHIMENE

O comble de misères!

DON RODRIGUE

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères!

CHIMENE

Rodrigue, qui l'eût cru?

DON RODRIGUE

Chimène, qui l'eût dit?

CHIMENE

Que notre heur fût si proche et sitôt se perdît?

DON RODRIGUE

Et que si près du port, contre toute apparence,  
Un orage si prompt brisât notre espérance?

CHIMENE

Ah! mortelles douleurs!

DON RODRIGUE

Ah! regrets superflus!

CHIMENE

Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

DON RODRIGUE

Adieu: je vais traîner une mourante vie,  
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMENE

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi  
De ne respirer pas un moment après toi.  
Adieu: sors, et surtout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie...

CHIMENE

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer,  
Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

### ACTE III, SCENE V

DON DIEGUE

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse:  
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse;  
Toujours quelques soucis en ces événements  
Troublent la pureté de nos contentements.  
Au milieu du bonheur mon âme en sent l'atteinte:  
Je nage dans la joie, et je tremble de crainte.  
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avait outragé;  
Et je ne saurais voir la main qui m'a vengé.  
En vain je m'y travaille, et d'un soin inutile,  
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville:  
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur  
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.  
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,  
Je pense l'embrasser, et n'embrasse qu'une ombre;

Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,  
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.  
Je ne découvre point de marques de sa fuite;  
Je crains du Comte mort les amis et la suite;  
Leur nombre m'épouvante, et confond ma raison.  
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.  
Justes cieux! me trompé-je encore à l'apparence,  
Ou si je vois enfin mon unique espérance?  
C'est lui, n'en doutons plus; mes voeux sont exaucés,  
Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessés.

### ACTE III, SCENE VI

DON DIEGUE, DON RODRIGUE

DON DIEGUE

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie!

DON RODRIGUE

Hélas!

DON DIEGUE

Ne mêle point de soupirs à ma joie;  
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.  
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer:  
Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace  
Fait bien revivre en toi les héros de ma race:  
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens:  
Ton premier coup d'épée égale tous les miens;  
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée  
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.  
Appui de ma vieillesse, et comble de mon heur,  
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,  
Viens baiser cette joue, et reconnais la place  
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

DON RODRIGUE

L'honneur vous en est dû: je ne pouvais pas moins,  
Etant sorti de vous et nourri par vos soins.  
Je m'en tiens trop heureux, et mon âme est ravie

Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie;  
Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux  
Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.  
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate;  
Assez et trop longtemps votre discours le flatte.  
Je ne me repens point de vous avoir servi;  
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.  
Mon bras, pour vous venger, armé contre ma flamme,  
Par ce coup glorieux m'a privé de mon âme;  
Ne me dites plus rien; pour vous j'ai tout perdu:  
Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

DON DIEGUE

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire:  
Je t'ai donné la vie, et tu me rends ma gloire;  
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,  
D'autant plus maintenant je te dois de retour.  
Mais d'un coeur magnanime éloigne ces faiblesses;  
Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses!  
L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

DON RODRIGUE

Ah! que me dites-vous?

DON DIEGUE

Ce que tu dois savoir.

DON RODRIGUE

Mon honneur offensé sur moi-même se venge;  
Et vous m'osez pousser à la honte du change!  
L'infamie est pareille, et suit également  
Le guerrier sans courage et le perfide amant.  
A ma fidélité ne faites point d'injure;  
Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure;  
Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus;  
Ma foi m'engage encor si je n'espère plus;  
Et ne pouvant quitter ni posséder Chimène,  
Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

DON DIEGUE

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas:  
Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.  
La flotte qu'on craignait, dans ce grand fleuve entrée,  
Croît surprendre la ville et piller la contrée.  
Les Mores vont descendre, et le flux et la nuit  
Dans une heure à nos murs les amènent sans bruit.  
La cour est en désordre, et le peuple en alarmes:  
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.  
Dans ce malheur public mon bonheur a permis  
Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis,  
Qui sachant mon affront, poussés d'un même zèle,  
Se venaient tous offrir à venger ma querelle.  
Tu les as prévenu; mais leurs vaillantes mains  
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.

Va marcher à leur tête où l'honneur te demande:  
Est toi que veut pour chef leur généreuse bande.  
De ces vieux ennemis va soutenir l'abord:  
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort;  
Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte;  
Fais devoir à ton roi son salut à ta perte;  
Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front.  
Ne borne pas ta gloire à venger un affront;  
Porte-la plus avant: force par ta vaillance  
Ce monarque au pardon, et Chimène au silence;  
Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur,  
C'est l'unique moyen de regagner son coeur.  
Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles;  
Je t'arrête en discours, et je veux que tu voles.  
Viens, suis-moi, va combattre, et montrer à ton roi  
Que ce qu'il perd au Comte il le recouvre en toi.

#### ACTE IV

#### SCENE PREMIERE

CHIMENE, ELVIRE

CHIMENE

N'est-ce point un faux bruit? le sais-tu bien, Elvire?

ELVIRE

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,

Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,  
De ce jeune héros les glorieux exploits.  
Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte;  
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte.  
Trois heures de combat laissent à nos guerriers  
Une victoire entière et deux rois prisonniers.  
La valeur de leur chef ne trouvait point d'obstacles.

CHIMENE

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles?

ELVIRE

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix:  
Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

CHIMENE

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges?

ELVIRE

Du peuple, qui partout fait sonner ses louanges,  
Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,  
Son ange tutélaire, et son libérateur.

CHIMENE

Et le Roi, de quel oeil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE

Rodrigue n'ose encor paraître en sa présence;  
Mais don Diègue ravi lui présente enchaînés,  
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,  
Et demande pour grâce à ce généreux prince  
Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMENE

Mais n'est-il point blessé?

ELVIRE

Je n'en ai rien appris.  
Vous changer de couleur! reprenez vos esprits.

CHIMENE

Reprenons donc aussi ma colère affaiblie:  
Pour avoir soin de lui faut-il que je m'oublie?  
On le vante, on le loue, et mon coeur y consent!  
Mon honneur est muet, mon devoir impuissant!  
Silence, mon amour, laisse agir ma colère:  
S'il a vaincu deux roi, il a tué mon père;  
Ces tristes vêtements, où je lis mon malheur,  
Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur;  
Et quoi qu'on die ailleurs d'un coeur si magnanime,  
Ici tous les objets me parlent de son crime.

Vous qui rendez la force à mes ressentiments,  
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornements,  
Pompe que me prescrit sa première victoire,  
Contre ma passion soutenez bien ma gloire;  
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,  
Parlez à mon esprit de mon triste devoir,  
Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE

Modérez ces transports, voici venir l'Infante.

## ACTE IV, SCENE II

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, ELVIRE

L'INFANTE

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs;  
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMENE

Prenez bien plutôt part à la commune joie,  
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie,

Madame: autre que moi n'a droit de soupirer.  
Le péril dont Rodrigue a su nous retirer,  
Et le salut public que vous rendent ses armes,  
A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes:  
Il a sauvé la ville, il a sauvé son roi;  
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

L'INFANTE

Ma Chimène, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMENE

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles;  
Et je l'entends partout publier hautement  
Aussi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire?  
Ce jeune Mars qu'il loue a su jadis te plaire:  
Il possédait ton âme, il vivait sous tes lois;  
Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

CHIMENE

Chacun peut la vanter avec quelque justice;  
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice.  
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut:  
Je vois ce que je perds quand je vois ce qu'il vaut.  
Ah! cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante!  
Plus j'apprends son mérite, et plus mon feu s'augmente:  
Cependant mon devoir est toujours le plus fort,  
Et malgré mon amour, va poursuivre sa mort.

L'INFANTE

Hier ce devoir te mit en une haute estime;  
L'effort que tu te fis parut si magnanime,  
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour  
Admirait ton courage et plaignait ton amour.  
Mais croirais-tu l'avis d'une amitié fidèle?

CHIMENE



Ne vous obéir pas me rendrait criminelle.

#### L'INFANTE

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui.  
Rodrigue maintenant est notre unique appui,  
L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore,  
Le soutien de Castille, et la terreur de More.  
Le Roi même est d'accord de cette vérité,  
Que ton père en lui seul se voit ressuscité;  
Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,  
Tu poursuis en sa mort la ruine publique.  
Quoi! pour venger un père est-il jamais permis  
De livrer sa patrie aux mains des ennemis?  
Contre nous ta poursuite est-elle légitime,  
Et pour être punis avons-nous part au crime?  
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser  
Celui qu'un père mort t'obligeait d'accuser:  
Je te voudrais moi-même en arracher l'envie;  
Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

#### CHIMENE

Ah! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté;  
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.  
Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse,  
Quoiqu'un peuple l'adore et qu'un roi le caresse,  
Qu'il soit environné des plus vaillants guerriers,  
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

#### L'INFANTE

C'est générosité quand pour venger un père  
Notre devoir attaque une tête si chère;  
Mais c'en est encor d'un plus illustre rang,  
Quand on donne au publique les intérêts du sang.  
Non, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme;  
Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton âme.  
Que le bien du pays t'impose cette loi:  
Aussi bien, que crois-tu que t'accorde le Roi?

#### CHIMENE

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

L'INFANTE

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.  
Adieu: tu pourras seule y penser à loisir.

CHIMENE

Après mon père mort, je n'ai point à choisir.

### ACTE IV, SCENE III

DON FERNAND, DON DIEGUE, DON ARIAS,  
DON RODRIGUE, DON SANCHE

DON FERNAND

Généreux héritier d'une illustre famille,  
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,  
Race de tant d'aïeux en valeur signalés,  
Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,  
Pour te récompenser ma force est trop petite;  
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.  
Le pays délivré d'un si rude ennemi,  
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,  
Et les Mores défaits avant qu'en ces alarmes  
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,  
Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi  
Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.  
Mais deux rois tes captifs feront ta récompense.  
Ils t'ont nommé tout deux leur Cid en ma présence:  
Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur,  
Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.  
Sois désormais le Cid: qu'à ce grand nom tout cède;  
Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède,  
Et qu'il marque à tout ceux qui vivent sous mes lois  
Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

DON RODRIGUE

Que Votre Majesté, Sire, épargne ma honte.  
D'un si faible service elle fait trop de conte,  
Et me force à rougir devant un si grand roi  
De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.  
Je sais trop que je dois au bien de votre empire,

Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire:  
Et quand je les perdrai pour un si digne objet,  
Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

#### DON FERNAND

Tous ceux que ce devoir à mon service engage  
Ne s'en acquittent pas avec même courage;  
Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,  
Elle ne produit point de si rares succès.  
Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire  
Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

#### DON RODRIGUE

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant,  
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,  
Une troupe d'amis chez mon père assemblée  
Sollicita mon âme encore toute troublée...  
Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,  
Si j'osai l'employer sans votre autorité:  
Le péril approchait; leur brigade était prête;  
Me montrant à la cour, je hasardais ma tête;  
Et s'il la fallait perdre, il m'était bien plus doux  
De sortir de la vie en combattant pour vous.

#### DON FERNAND

J'excuse ta chaleur à venger ton offense;  
Et l'Etat défendu me parle en ta défense:  
Crois que dorénavant Chimène a beau parler,  
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.  
Mais poursuis.

#### DON RODRIGUE

Sous moi donc cette troupe s'avance,  
Et porte sur le front une mâle assurance.  
Nous partîmes cinq cents; mais par un prompt renfort  
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,  
Tant, à nous voir marcher avec un tel visage,  
Les plus épouvantés reprenaient leur courage!  
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,  
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés;  
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,  
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,

Se couche contre terre, et sans faire aucun bruit,  
Passe une bonne part d'une si belle nuit.  
Par mon commandement la garde en fait de même,  
Et se tenant cachée, aide à mon stratagème;  
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous  
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles  
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;  
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort  
Les Mores et la mer montent jusques au port.  
On les laisse passer; tout leur paraît tranquille:  
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.  
Notre profond silence abusant leurs esprits,  
Il n'osent plus douter de nous avoir surpris;  
Ils abordent sans peur, ils ancrent, il descendent,  
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.  
Nous nous levons alors, et tous en même temps  
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.  
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent;  
Ils paraissent armés, les Mores se confondent,  
L'épouvante les prend à demi descendus;  
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.  
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre;  
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,  
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,  
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.  
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient;  
Leur courage renaît, et leur terreurs s'oublent:  
La honte de mourir sans avoir combattu  
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.  
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges;  
De notre sang au leur font d'horribles mélanges.  
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,  
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

O combien d'actions, combien d'exploits célèbres  
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,  
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,  
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!  
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,  
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,  
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,  
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.  
Mais enfin sa clarté montre notre avantage:  
Le More voit sa perte, et perd soudain courage;  
Et voyant un renfort qui nous vient secourir,  
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.  
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,  
Poussent jusques aux cieus des cris épouvantables,

Font retraite en tumulte, et sans considérer  
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.  
Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte:  
Le flux les apporta; le reflux les remporte,  
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,  
Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,  
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.  
A se rendre moi-même en vain je les convie:  
Le cimenterre au poing ils ne m'écoutent pas;  
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,  
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,  
Ils demandent le chef: je me nomme, ils se rendent.  
Je vous les envoyai tous deux en même temps;  
Et le combat cessa faute de combattants.

C'est de cette façon que, pour votre service...

#### ACTE IV, SCENE IV

DON FERNAND, DON DIEGUE, DON RODRIGUE,  
DON ARIAS, DON ALONSE, DON SANCHE.

DON ALONSE

Sire, Chimène vient vous demander justice.

DON FERNAND

La fâcheuse nouvelle, et l'importun devoir!  
Va, je ne la veux pas obliger à te voir.  
Pour tous remerciements il faut que je te chasse;  
Mais avant que sortir, viens, que ton roi t'embrasse.  
*Don Rodrigue rentre.*

DON DIEGUE

Chimène le poursuit, et voudrait le sauver.

DON FERNAND

On m'a dit qu'elle l'aime, et je vais l'éprouver.  
Montrez un oeil plus triste.

## ACTE IV, SCENE V

DON FERNAND, DON DIEGUE, DON ARIAS, DON SANCHE,  
DON ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

DON FERNAND

Enfin soyez contente,  
Chimène, le succès répond à votre attente:  
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,  
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus;  
Rendez grâces au ciel qui vous en a vengée.

*(A Don Diègue.)*

Voyez comme déjà sa couleur est changée.

DON DIEGUE

Mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfait,  
Dans cette pâmoison, Sire, admirez l'effet.  
Sa douleur a trahi les secrets de son âme,  
Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMENE

Quoi! Rodrigue est donc mort?

DON FERNAND

Non, non, il voit le jour,  
Et te conserve encore un immuable amour:  
Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMENE

Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse:  
Un excès de plaisir nous rend tout languissants;  
Et quand il surprend l'âme, il accable les sens.

DON FERNAND

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible?  
Chimène, ta douleur a paru trop visible.

## CHIMENE

Eh bien! Sire, ajoutez ce comble à mon malheur,  
Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur:  
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite.  
Son trépas dérobait sa tête à ma poursuite;  
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,  
Ma vengeance est perdue et mes desseins trahis:  
Une si belle fin m'est trop injurieuse.  
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,  
Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,  
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud;  
Qu'il meure pour mon père, et non pour la patrie;  
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie.  
Mourir pour le pays n'est pas un triste sort;  
C'est s'immortaliser par une belle mort.

J'aime donc sa victoire, et je le puis sans crime;  
Elle assure l'Etat, et me rend ma victime,  
Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,  
Le chef, au lieu de fleurs, couronné de lauriers;  
Et pour dire en un mot ce que j'en considère,  
Digne d'être immolée aux mânes de mon père...

Hélas! à quel espoir me laissé-je emporter!  
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter:  
Que pourraient contre lui des larmes qu'on méprise?  
Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise;  
Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis;  
Il triomphe de moi comme des ennemis.  
Dans leur sang répandu la justice étouffée  
Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée:  
Nous en croissons la pompe, et le mépris des lois  
Nous fait suivre son char au milieu des deux rois.

## DON FERNAND

Ma fille, ces transports ont trop de violence.  
Quand on rend la justice, on met tout en balance.  
On a tué ton père, il était l'agresseur;  
Et la même équité m'ordonne la douceur.  
Avant que d'accuser ce que j'en fais paraître,  
Consulte bien ton coeur: Rodrigue en est le maître,  
Et ta flamme en secret rend grâces à ton roi,  
Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

## CHIMENE

Pour moi! mon ennemi! l'objet de ma colère!  
L'auteur de mes malheurs! l'assassin de mon père!  
De ma juste poursuite on fait si peu de cas  
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas!

Puisque vous refusez la justice à mes larmes,  
Sire, permettez-moi de recourir aux armes;  
C'est par là seulement qu'il a su m'outrager,  
Et c'est aussi par là que je me dois venger.  
A tous vos cavaliers je demande sa tête:  
Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête;  
Qu'ils le combattent, Sire; et le combat fini,  
J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.  
Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

## DON FERNAND

Cette vieille coutume en ces lieux établie,  
Sous couleur de punir un injuste attentat,  
Des meilleurs combattants affaiblit un Etat;  
Souvent de cet abus le succès déplorable  
Opprime l'innocent, et soutient le coupable.  
J'en dispense Rodrigue: il m'est trop précieux  
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux;  
Et quoi qu'ait pu commettre un coeur si magnanime,  
Les Mores en fuyant ont emporté son crime.

## DON DIEGUE

Quoi! Sire, pour lui seul vous renversez des lois  
Qu'a vu toute la cour observer tant de fois!  
Que croira votre peuple, et que dira l'envie,  
Si sous votre défense il ménage sa vie,  
Et s'en fait un prétexte à ne paraître pas  
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas?  
De pareilles faveurs terniraient trop sa gloire:  
Qu'il goûte sans rougir le fruit de sa victoire.  
Le Comte eut de l'audace; il l'en a su punir:  
Il l'a fait de brave homme, et le doit maintenir.

## DON FERNAND

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse;  
Mais d'un guerrier vaincu mille prendraient la place,  
Et le prix que Chimène au vainqueur a promis



De tous mes cavaliers ferait ses ennemis.  
L'opposer seul à tous serait trop d'injustice:  
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.  
Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien;  
Mais après ce combat ne demande plus rien.

DON DIEGUE

N'excusez point par là ceux que son bras étonne:  
Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.  
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,  
Quel courage assez vain s'oserait prendre à lui?  
Qui se hasarderait contre un tel adversaire?  
Qui serait ce vaillant, ou bien ce téméraire?

DON SANCHE

Faites ouvrir le champ: vous voyez l'assaillant;  
Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.  
Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse,  
Madame: vous savez quelle est votre promesse.

DON FERNAND

Chimène, remets-tu ta querelle en sa main?

CHIMENE

Sire, je l'ai promis.

DON FERNANDE

Soyez prêt à demain.

DON DIEGUE

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage:  
On est toujours trop prêt quand on a du courage.

DON FERNAND

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant!

DON DIEGUE

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

DON FERNAND

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse.  
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,  
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets  
Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,  
De moi ni de ma cour il n'aura la présence.

*(Il parle à Don Arias.)*

Vous seul des combattants jugerez la vaillance:  
Ayez soin que tous deux fassent en gens de coeur,  
Et, le combat fini, m'amenez le vainqueur.  
Qui qu'il soit, même prix est acquis à sa peine:  
Je le veux de ma main présenter à Chimène,  
Et que pour récompense il reçoive sa foi.

CHIMENE

Quoi! Sire, m'imposer une si dure loi!

DON FERNAND

Tu t'en plains; mais ton feu, loin d'avouer ta plainte,  
Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.  
Cesse de murmurer contre un arrêt si doux:  
Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

## ACTE V

### SCENE PREMIERE

DON RODRIGUE, CHIMENE

CHIMENE

Quoi! Rodrigue, en plein jour! d'où te vient cette audace?  
Va, tu me perds d'honneur; retire-toi, de grâce.

DON RODRIGUE

Je vais mourir, Madame, et vous viens en ce lieu,  
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu:  
Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage  
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMENE

Tu vas mourir!

DON RODRIGUE

Je cours à ces heureux moments  
Qui vont livrer ma vie à vos ressentiments.

CHIMENE

Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable  
Qu'il donne l'épouvante à ce coeur indomptable?  
Qui t'a rendu si faible, ou qui le rend si fort?  
Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort!  
Celui qui n'a pas craint les Mores, ni mon père,  
Va combattre don Sanche, et déjà désespère!  
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat!

DON RODRIGUE

Je cours à mon supplice, et non pas au combat;  
Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie,  
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.

J'ai toujours même coeur; mais je n'ai point de bras  
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas;  
Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle,  
Si j'eusse combattu pour ma seul querelle;  
Mais défendant mon roi, son peuple et mon pays,  
A me défendre mal je les aurais trahis.  
Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie,  
Qu'il en veuille sortir par une perfidie.  
Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,  
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt.  
Votre ressentiment choisit la main d'un autre  
(Je ne méritais pas de mourir de la vôtre):  
On ne me verra point en repousser les coups;  
Je dois plus de respect à qui combat pour vous;

Et ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,  
Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,  
Je vais lui présenter mon estomac ouvert,  
Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

#### CHIMENE

Si d'un triste devoir la juste violence,  
Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,  
Prescrit à ton amour une si forte loi  
Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,  
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire  
Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,  
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,  
Quand on le saura mort, on le croira vaincu.

Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,  
Puisqu'il trempe tes main dans le sang de mon père,  
Et te fait renoncer, malgré ta passion,  
A l'espoir le plus doux de ma possession:  
Je t'en vois cependant faire si peu de conte,  
Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte.  
Quelle inégalité ravale ta vertu?  
Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avais-tu?  
Quoi? n'es-tu généreux que pour me faire outrage?  
S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage?  
Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,  
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur?  
Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre,  
Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

#### DON RODRIGUE

Après la mort du Comte, et les Mores défaits,  
Faudrait-il a ma gloire encor d'autres effets?  
Elle peut dédaigner le soin de me défendre:  
On sait que mon courage ose tout entreprendre,  
Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux,  
Auprès de mon honneur, rien ne m'est précieux.  
Non, non, en ce combat, quoi que vous veuillez croire  
Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,  
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de coeur,  
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.  
On dira seulement: "Il adorait Chimène;  
Il n'a pas voulu vivre et mériter sa haine;  
Il a cédé lui-même à la rigueur du sort  
Qui forçait sa maîtresse à poursuivre sa mort:  
Elle voulait sa tête; et son coeur magnanime,

S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime.  
Pour venger son honneur il perdit son amour,  
Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour,  
Préférant, quelque espoir qu'eût son âme asservie,  
Son honneur à Chimène, et Chimène à sa vie."  
Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,  
Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat;  
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,  
Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire.

#### CHIMENE

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,  
Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,  
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,  
Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche;  
Combats pour m'affranchir d'une condition  
Qui me donne à l'objet de mon aversion.  
Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,  
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;  
Et si tu sens pour moi ton coeur encore épris,  
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.  
Adieu: ce mot lâché me fait rougir de honte.

#### DON RODRIGUE

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte?  
Paraissez, Navarrois, Mores et Castellans,  
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants;  
Unissez-vous ensemble, et faites une armée,  
Pour combattre une main de la sorte animée:  
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux;  
Pour en venir à bout, c'est trop peu que de vous.

### ACTE V, SCENE II

#### L'INFANTE

T'écouterai-je encor, respect de ma naissance,  
Qui fais un crime de mes feux?  
T'écouterai-je, amour, dont la douce puissance  
Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux?  
Pauvre princesse, auquel des deux  
Dois-tu prêter obéissance?  
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi;  
Mais pour être vaillant, tu n'es pas fils de roi.

Impitoyable sort, dont la rigueur sépare  
Ma gloire d'avec mes désirs!  
Est-il dit que le choix d'une vertu si rare  
Coûte à ma passion de si grands déplaisirs?  
O cieux! à combien de soupirs  
Faut-il que mon coeur se prépare,  
Si jamais il n'obtient sur un si long tourment  
Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant!

Mais c'est trop de scrupule, et ma raison s'étonne,  
Du mépris d'un si digne choix:  
Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne,  
Rodrigue, avec honneur je vivrai sous tes lois.  
Après avoir vaincu deux rois,  
Pourrais-tu manquer de couronne?  
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner  
Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner?

Il est digne de moi, mais il est à Chimène;  
Le don que j'en ai fait me nuit.  
Entre eux la mort d'un père a si peu mis de haine,  
Que le devoir du sang à regret le poursuit:  
Ainsi n'espérons aucun fruit  
De son crime, ni de ma peine,  
Puisque pour me punir le destin a permis  
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

### ACTE V, SCENE III

L'INFANTE, LEONOR

L'INFANTE

Où viens-tu, Léonor?

LEONOR

Vous applaudir, Madame,  
Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre âme.

L'INFANTE

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui?

LEONOR

Si l'amour vit d'espoir, et s'il meurt avec lui,  
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage.  
Vous savez le combat où Chimène l'engage:  
Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari,  
Votre espérance est morte, et votre esprit guéri.

L'INFANTE

Ah! qu'il s'en faut encor!

LEONOR

Que pouvez-vous prétendre?

L'INFANTE

Mais plutôt quel espoir me pourrais-tu défendre?  
Si Rodrigue combat sous ces conditions,  
Pour en rompre l'effet, j'ai trop d'inventions.  
L'amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,  
Aux esprits des amants apprend trop d'artifices.

LEONOR

Pourrez-vous quelque chose, après qu'un père mort  
N'a pu dans leurs esprits allumer de discord?  
Car Chimène aisément montre par sa conduite  
Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.  
Elle obtient un combat, et pour son combattant  
C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant:  
Elle n'a point recours à ces mains généreuses  
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses;  
Don Sanche lui suffit, et mérite son choix,  
Parce qu'il va s'armer pour la première fois.  
Elle aime en ce duel son peu d'expérience;  
Comme il est sans renom, elle est sans défiance;  
Et sa facilité vous doit bien faire voir  
Qu'elle cherche un combat qui force son devoir,  
Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,  
Et l'autorise enfin à paraître apaisée.

L'INFANTE

Je le remarque assez, et toutefois mon coeur  
A l'envi de Chimène adore ce vainqueur.  
A quoi me résoudrai-je, amante infortunée?

LEONOR

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née:  
Le ciel vous doit un roi, vous aimez un sujet!

L'INFANTE

Mon inclination a bien changé d'objet.  
Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme;  
Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme:  
Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,  
C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.  
Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,  
Mais pour ne troubler pas une si belle flamme;  
Et quand pour m'obliger on l'aurait couronné,  
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.  
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,  
Allons encore un coup le donner à Chimène.  
Et toi, qui vois les traits dont mon coeur est percé,  
Viens me voir achever ce que j'ai commencé.

#### ACTE V, SCENE IV

CHIMENE, ELVIRE

CHIMENE

Elvire, que je souffre, et que je suis à plaindre!  
Je ne sais qu'espérer, et je vois tout à craindre;  
Aucun voeu ne m'échappe où j'ose consentir;  
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir.  
A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes:  
Le plus heureux succès me coûtera des larmes;  
Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,  
Mon père est sans vengeance, ou mon amant est mort.

ELVIRE

D'un et d'autre côté je vous vois soulagée:



Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée;  
Et quoi que le destin puisse ordonner de vous,  
Il soutient votre gloire, et vous donne un époux.

#### CHIMENE

Quoi! l'objet de ma haine ou de tant de colère!  
L'assassin de Rodrigue ou celui de mon père!  
De tous les deux côtés on me donne un mari  
Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri;  
De tous les deux côtés mon âme se rebelle:  
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.  
Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,  
vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix;  
Et toi, puissant moteur du destin qui m'outrage,  
Termine ce combat sans aucun avantage,  
Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

#### ELVIRE

Ce serait vous traiter avec trop de rigueur.  
Ce combat pour votre âme est un nouveau supplice,  
S'il vous laisse obligée à demander justice,  
A témoigner toujours ce haut ressentiment,  
Et poursuivre toujours la mort de votre amant.  
Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,  
Lui couronnant le front, vous impose silence;  
Que la lois du combat étouffe vos soupirs,  
Et que le Roi vous force à suivre vos désirs.

#### CHIMENE

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende?  
Mon devoir est trop fort, et ma perte trop grande;  
Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi,  
Que celle du combat et le vouloir du Roi.  
Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine,  
Mais non pas avec lui la gloire de Chimène;  
Et quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis,  
Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

#### ELVIRE

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,  
Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.  
Quoi, vous voulez encor refuser le bonheur

De pouvoir maintenant vous taire avec honneur?  
Que prétend ce devoir, et qu'est-ce qu'il espère?  
La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père?  
Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur?  
Faut-il perte sur perte, et douleur sur douleur?  
Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine,  
Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine;  
Et nous verrons du ciel l'équitable courroux  
Vous laisser, par sa mort, don Sanche pour époux.

CHIMENE

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,  
Ne les redouble point de ce funeste augure.  
Je veux, si je le puis, les éviter tous deux;  
Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux:  
Non qu'une folle ardeur de son côté me penche;  
Mais s'il était vaincu, je serais à don Sanche:  
Cette appréhension fait naître mon souhait.  
Que vois-je, malheureuse? Elvire, c'en est fait.

## ACTE V, SCENE V

DON SANCHE, CHIMENE, ELVIRE

DON SANCHE

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée...

CHIMENE

Quoi! du sang de Rodrigue encor toute trempée?  
Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,  
Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux?  
Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre:  
Mon père est satisfait, cesse de te contraindre.  
Un même coup a mis ma gloire en sûreté,  
Mon âme au désespoir, ma flamme en liberté.

DON SANCHE

D'un esprit plus rassis...

CHIMENE

Tu me parles encore,  
Exécrable assassin d'un héros que j'adore?  
Va, tu l'as pris en traître; un guerrier si vaillant  
N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.  
N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie:  
En croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

DON SANCHE

Etrange impression, qui, loin de m'écouter...

CHIMENE

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter,  
Que j'entende à loisir avec quelle insolence  
Tu peindras son malheur, mon crime et ta vaillance?

#### ACTE V, SCENE VI

DON FERNAND, DON DIEGUE, DON ARIAS, DON SANCHE,  
DON ALONSE, CHIMENE, ELVIRE

CHIMENE

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler  
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer.  
J'aimais, vous l'avez su; mais pour venger mon père,  
J'ai bien voulu proscrire une tête si chère:  
Votre Majesté, Sire, elle-même a pu voir  
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.  
Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée  
D'implacable ennemie en amante affligée.  
J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,  
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.  
Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense,  
Et du bras qui me perd je suis la récompense!  
Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,  
De grâce, révoquez une si dure loi;  
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,  
Je lui laisse mon bien; qu'il me laisse à moi-même;  
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment,  
Jusqu'au dernier soupir, mon père et mon amant.

DON DIEGUE

Enfin, elle aime, Sire, et ne croit plus un crime  
D'avouer par sa bouche un amour légitime.

DON FERNAND

Chimène, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort,  
Et Don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

DON SANCHE

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue:  
Je venais du combat lui raconter l'issue.  
Ce généreux guerrier, dont son coeur est charmé:  
"Ne crains rien, m'a-t-il dit, quand il m'a désarmé;  
Je laisserais plutôt la victoire incertaine,  
Que de répandre un sang hasardé pour Chimène;  
Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du Roi,  
Va de notre combat l'entretenir pour moi,  
De la part du vainqueur lui porter ton épée."  
Sire, j'y suis venu: cet objet l'a trompée;  
Elle m'a cru vainqueur, me voyant de retour,  
Et soudain sa colère a trahi son amour  
Avec tant de transports et tant d'impatience,  
Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.

Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux;  
Et malgré l'intérêt de mon coeur amoureux,  
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,  
Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

DON FERNAND

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,  
Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu.  
Une louable honte en vain t'en sollicite:  
Ta gloire est dégagée, et ton devoir est quitte;  
Ton père est satisfait, et c'était le venger  
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.  
Tu vois comme le ciel autrement en dispose.  
Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque chose,  
Et ne sois point rebelle à mon commandement,  
Qui te donne un époux aimé si chèrement.

## ACTE V, SCENE VII

DON FERNAND, DON DIEGUE, DON ARIAS,  
DON RODRIGUE, DON ALONSE, DON SANCHE,  
L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, ELVIRE

L'INFANTE

Sèche tes pleurs, Chimène, et reçois sans tristesse  
Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

DON RODRIGUE

Ne vous offensez point, Sire, si devant vous  
Un respect amoureux me jette à ses genoux.

Je ne viens point ici demander ma conquête:  
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,  
Madame; mon amour n'emploiera point pour moi  
Ni la loi du combat, ni le vouloir du Roi.  
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père,  
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.  
Faut-il combattre encor mille et mille rivaux,  
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,  
Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,  
Des héros fabuleux passer la renommée?  
Si mon crime par là se peut enfin laver,  
J'ose tout entreprendre, et puis tout achever;  
Mais si ce fier honneur, toujours inexorable,  
Ne se peut apaiser sans la mort du coupable,  
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains:  
Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains;  
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible;  
Prenez une vengeance à tout autre impossible.  
Mais du moins que ma mort suffise à me punir:  
Ne me bannissez point de votre souvenir;  
Et puisque mon trépas conserve votre gloire,  
Pour vous en revanche conservez ma mémoire,  
Et dites quelquefois, en déplorant mon sort:  
"S'il ne m'avait aimée, il ne serait pas mort."

CHIMENE

Relève-toi Rodrigue. Il faut l'avouer, Sire,  
Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire.  
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr;

Et quand un roi commande, on lui doit obéir.  
Mais à quoi que déjà vous m'avez condamnée,  
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée?  
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,  
Toute votre justice en est-elle d'accord?  
Si Rodrigue à l'Etat devient si nécessaire,  
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,  
Et me livrer moi-même au reproche éternel  
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel?

#### DON FERNAND

Le temps assez souvent a rendu légitime  
Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime:  
Rodrigue t'a gagnée, et tu dois être à lui.  
Mais quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,  
Il faudrait que je fusse ennemi de ta gloire,  
Pour lui donner sitôt le prix de sa victoire.  
Cet hymen différé ne rompt point une loi  
Qui sans marquer de temps, lui destine ta foi.  
Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.

Rodrigue, cependant il faut prendre les armes.  
Après avoir vaincu les Mores sur nos bords,  
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,  
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,  
Commander mon armée, et ravager leur terre:  
A ce nom seul de Cid ils trembleront d'effroi;  
Ils t'ont nommé seigneur, et te voudront pour roi.  
Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle:  
Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle;  
Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,  
Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

#### DON RODRIGUE

Pour posséder Chimène, et pour votre service,  
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse?  
Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,  
Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

#### DON FERNAND

Espère en ton courage, espère en ma promesse;  
Et possédant déjà le coeur de ta maîtresse,  
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,  
Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi.

---

## EXAMEN DU *CID*

(1660)

Ce poème a tant d'avantages du côté du sujet et des pensées brillantes dont il est semé, que la plupart de ses auditeurs n'ont pas voulu voir les défauts de sa conduite, et ont laissé enlever leurs suffrages au plaisir que leur a donné sa représentation. Bien que ce soit celui de tous mes ouvrages réguliers où je me suis permis le plus de licence, il passe encore pour le plus beau auprès de ceux qui ne s'attachent pas à la dernière sévérité des règles; et depuis cinquante ans qu'il tient sa place sur nos théâtres, l'histoire ni l'effort de l'imagination n'y ont rien fait voir qui en aye effacé l'éclat. Aussi a-t-il les deux grandes conditions que demande Aristote aux tragédies parfaites, et dont l'assemblage se rencontre si rarement chez les anciens ni chez les modernes; il les assemble même plus fortement et plus noblement que les espèces que pose ce philosophe. Une maîtresse que son devoir force à poursuivre la mort de son amant, qu'elle tremble d'obtenir, a les passions plus vives et plus allumées que tout ce qui peut se passer entre un mari et sa femme, une mère et son fils, un frère et sa soeur; et la haute vertu dans un naturel sensible à ces passions, qu'elle dompte sans les affaiblir, et à qui elle laisse toute leur force pour en triompher plus glorieusement, a quelque chose de plus touchant, de plus élevé et de plus aimable que cette médiocre bonté, capable d'une faiblesse, et même d'un crime, où nos anciens étaient contraints d'arrêter le caractère le plus parfait des rois et des princes dont ils faisaient leurs héros, afin que ces taches et ces forfaits, défigurant ce qu'ils leur laissaient de vertu, s'accommodassent au goût et aux souhaits de leurs spectateurs, et fortifiassent l'horreur qu'ils avaient conçue de leur domination et de la monarchie.

Rodrigue suit ici son devoir sans rien relâcher de sa passion; Chimène fait la même chose à son tour, sans laisser ébranler son dessein par la douleur où elle se voit abîmée par là; et si la présence de son amant lui fait faire quelque faux pas, c'est une glissade dont elle se relève à l'heure même; et non seulement elle connaît si bien sa faute qu'elle nous en avertit, mais elle fait un prompt désaveu de tout ce qu'une vue si chère lui a pu arracher. Il n'est point besoin qu'on lui reproche qu'il lui est honteux de souffrir l'entretien de son amant après qu'il a tué son père; elle avoue que c'est la seule prise que la médisance aura sur elle. Si elle s'emporte jusqu'à lui dire qu'elle veut bien qu'on sache qu'elle l'adore et le poursuit, ce n'est point une résolution si ferme, qu'elle l'empêche de cacher son amour de tout son possible lorsqu'elle est en la présence du Roi. S'il lui échappe de l'encourager au combat contre don Sanche par ces paroles:

Son vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix,

elle ne se contente pas de s'enfuir de honte au même moment; mais sitôt qu'elle est avec Elvire à qui elle ne déguise rien de ce qui se passe dans son âme, et que la vue de ce cher objet ne lui fait plus violence, elle forme un souhait plus raisonnable, qui satisfait sa vertu et son amour tout ensemble, et demande au ciel que le combat se termine

Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

Si elle ne dissimule point qu'elle penche du côté de Rodrigue, de peur d'être à don Sanche, pour qui elle a de l'aversion, cela ne détruit point la protestation qu'elle a faite un peu

auparavant, que malgré la loi de ce combat, et les promesses que le Roi a faites à Rodrigue, elle lui fera mille autres ennemis, s'il en sort victorieux. Ce grand éclat même qu'elle laisse faire à son amour après qu'elle le croit mort, est suivi d'une opposition vigoureuse à l'exécution de cette loi qui la donne à son amant, et elle ne se tait qu'après que le Roi l'a différée, et lui a laissé lieu d'espérer qu'avec le temps il y pourra survenir quelque obstacle. Je sais bien que le silence passe d'ordinaire pour une marque de consentement; mais quand les rois parlent, c'en est une de contradiction: on ne manque jamais à leur applaudir quand on entre dans leurs sentiments; et le seul moyen de leur contredire avec le respect qui leur est dû, c'est de se taire, quand leurs ordres ne sont pas si pressants qu'on ne puisse remettre à s'excuser de leur obéir lorsque le temps en sera venu, et conserver cependant une espérance légitime d'un empêchement, qu'on ne peut encore déterminément prévoir.

Il est vrai que dans ce sujet il faut se contenter de tirer Rodrigue de péril, sans le pousser jusqu'à son mariage avec Chimène. Il est historique, et a plu en son temps; mais bien sûrement il déplairait au nôtre; et j'ai peine à voir que Chimène y consente chez l'auteur espagnol, bien qu'il donne plus de trois ans de durée à la comédie qu'il en a faite. Pour ne pas contredire l'histoire, j'ai cru ne me pouvoir dispenser d'en jeter quelque idée, mais avec incertitude de l'effet; et ce n'était que par là que je pouvais accorder la bienséance du théâtre avec la vérité de l'événement.

Les deux visites que Rodrigue fait à sa maîtresse ont quelque chose qui choque cette bienséance de la part de celle qui les souffre; la rigueur du devoir voulait qu'elle refusât de lui parler, et s'enfermât dans son cabinet au lieu de l'écouter, mais permettez-moi de dire avec un des premiers esprits de notre siècle "que leur conversation est remplie de si beaux sentiments, que plusieurs n'ont pas connu ce défaut, et que ceux qui l'ont connu l'ont toléré." J'irai plus outre, et dirai que tous presque ont souhaité que ces entretiens se fissent; et j'ai remarqué aux premières représentations, qu'alors que ce malheureux amant se présentait devant elle, il s'élevait un certain frémissement dans l'assemblée, qui marquait une curiosité merveilleuse, et un redoublement d'attention pour ce qu'ils avaient à se dire dans un état si pitoyable. Aristote dit qu'il y a des absurdités qu'il faut laisser dans un poème, quand on peut espérer qu'elles seront bien reçues; et il est du devoir du poète, en ce cas, de les couvrir de tant de brillants, qu'elles puissent éblouir. Je laisse au jugement de mes auditeurs si je me suis assez bien acquitté de ce devoir pour justifier par là ces deux scènes. Les pensées de la première des deux sont quelquefois trop spirituelles pour partir de personnes fort affligées; mais outre que je n'ai fait que la paraphraser de l'espagnol, si nous ne nous permettions quelque chose de plus ingénieux que le cours ordinaire de la passion, nos poèmes ramperaient souvent, et les grandes douleurs ne mettraient dans la bouche de nos acteurs que des exclamations et des hélas. Pour ne déguiser rien, cette offre que fait Rodrigue de son épée à Chimène, et cette protestation de se laisser tuer par don Sanche, ne me plairaient pas maintenant. Ces beautés étaient de mise en ce temps-là, et ne le seraient plus en celui-ci. La première est dans l'original espagnol, et l'autre est tirée sur ce modèle. Toutes les deux ont fait leur effet en ma faveur; mais je ferais scrupule d'en étaler de pareilles à l'avenir sur notre théâtre.

J'ai dit ailleurs ma pensée touchant l'Infante et le Roi; il reste néanmoins quelque chose à examiner sur la manière dont ce dernier agit, qui ne paraît pas assez vigoureuse, en ce qu'il ne fait pas arrêter le Comte après le soufflet donné, et n'envoie pas des gardes à don Diègue et à son fils. Sur quoi on peut considérer que don Fernand étant le premier roi de Castille, et ceux qui en avaient été maîtres auparavant lui n'ayant eu titre que de comtes, il n'était peut-être pas assez absolu sur les grands seigneurs de son royaume pour le pouvoir faire. Chez don Guillen de Castro, qui a traité ce sujet avant moi, et qui devait mieux connaître que moi quelle était l'autorité de ce premier monarque de son pays, le soufflet se donne en sa présence et en celle de deux ministres d'Etat, qui lui conseillent, après que le Comte s'est retiré fièrement et avec bravade, et que don Diègue a fait la même chose en



soupirant, de ne le pousser point à bout, parce qu'il a quantité d'amis dans les Asturies, qui se pourraient révolter, et prendre parti avec les Maures dont son Etat est environné. Ainsi il se résout d'accommoder l'affaire sans bruit, et recommande le secret à ces deux ministres, qui ont été seuls témoins de l'action. C'est sur cet exemple que je me suis cru bien fondé à le faire agir plus mollement qu'on ne ferait en ce temps-ci, où l'autorité royale est plus absolue. Je ne pense pas non plus qu'il fasse une faute bien grande de ne jeter point l'alarme de nuit dans sa ville, sur l'avis incertain qu'il a du dessein des Maures, puisqu'on faisait bonne garde sur les murs et sur le port; mais il est inexcusable de n'y donner aucun ordre après leur arrivée, et de laisser tout faire à Rodrigue. La loi du combat qu'il propose à Chimène avant que de le permettre à don Sanche contre Rodrigue, n'est pas si injuste que quelques-uns ont voulu le dire, parce qu'elle est plutôt une menace pour la faire dédire de la demande de ce combat, qu'un arrêt qu'il lui veuille faire exécuter. Cela paraît en ce qu'après la victoire de Rodrigue il n'en exige pas précisément l'effet de sa parole, et la laisse en état d'espérer que cette condition n'aura point de lieu.

Je ne puis dénier que la règle des vingt et quatre heures presse trop les incidents de cette pièce. La mort du Comte et l'arrivée des Maures s'y pouvaient entre-suivre d'aussi près qu'elles font, parce que cette arrivée est une surprise qui n'a point de communication ni de mesures à prendre avec le reste, mais il n'en va pas ainsi du combat de don Sanche, dont le Roi était le maître, et pouvait lui choisir un autre temps que deux heures après la fuite des Maures. Leur défaite avait assez fatigué Rodrigue toute la nuit pour mériter deux ou trois jours de repos, et même il y avait quelque apparence qu'il n'en était pas échappé sans blessures, quoique je n'en aye rien dit, parce qu'elles n'auraient fait que nuire à la conclusion de l'action.

Cette même règle presse aussi trop Chimène de demander justice au Roi la seconde fois. Elle l'avait fait le soir d'auparavant, et n'avait aucun sujet d'y retourner le lendemain matin pour en importuner le Roi, dont elle n'avait encore aucun lieu de se plaindre, puisqu'elle ne pouvait encore dire qu'il lui eût manqué de promesse. Le roman lui aurait donné sept ou huit jours de patience avant que de l'en presser de nouveau; mais les vingt et quatre heures ne l'ont pas permis: c'est l'incommodité de la règle. Passons à celle de l'unité de lieu, qui ne m'a pas donné moins de gêne en cette pièce. Je l'ai placé dans Séville, bien que don Fernand n'en ait jamais été le maître; et j'ai été obligé à cette falsification, pour former quelque vraisemblance à la descente des Maures, dont l'armée ne pouvait venir si vite par terre que par eau. Je ne voudrais pas assurer toutefois que le flux de la mer monte effectivement jusque-là; mais comme dans notre Seine il fait encore plus de chemin qu'il ne lui en faut faire sur le Guadalquivir pour battre les murailles de cette ville, cela peut suffire à fonder quelque probabilité parmi nous, pour ceux qui n'ont point été sur le lieu même.

Cette arrivée des Maures ne laisse pas d'avoir ce défaut, que j'ai marqué ailleurs, qu'ils se présentent d'eux-mêmes, sans être appelés dans la pièce directement ni indirectement, par aucun acteur du premier acte. Ils ont plus de justesse dans l'irrégularité de l'auteur espagnol: Rodrigue, n'osant plus se montrer à la cour, les va combattre sur la frontière; et ainsi le premier acteur les va chercher, et leur donne place dans le poème, au contraire de ce qui arrive ici, où ils semblent se venir faire de fête exprès pour en être battus, et lui donner moyen de rendre à son roi un service d'importance qui lui fasse obtenir sa grâce. C'est une seconde incommodité de la règle dans cette tragédie.

Tout s'y passe donc dans Séville, et garde ainsi quelque espèce d'unité de lieu en général; mais le lieu particulier change de scène en scène, et tantôt c'est le palais du Roi, tantôt l'appartement de l'Infante, tantôt la maison de Chimène, et tantôt une rue ou place publique. On le détermine aisément pour les scènes détachées; mais pour celles qui ont leur liaison ensemble, comme les quatre dernières du premier acte, il est malaisé d'en choisir un qui convienne à toutes. Le Comte et don Diègue se querellent au sortir du palais; cela se peut

passer dans une rue; mais après le soufflet reçu, don Diègue ne peut pas demeurer en cette rue à faire ses plaintes, attendant que son fils survienne, qu'il ne soit tout aussitôt environné de peuple; et ne reçoive l'offre de quelques amis.

Ainsi il serait plus à propos qu'il se plaignît dans sa maison, où le met l'Espagnol, pour laisser aller ses sentiments en liberté; mais en ce cas il faudrait délier les scènes comme il a fait. En l'état où elles sont ici, on peut dire qu'il faut quelquefois aider au théâtre, et suppléer favorablement ce qui ne s'y peut représenter. Deux personnes s'y arrêtent pour parler, et quelquefois, il faut présumer qu'ils marchent, ce qu'on ne peut exposer sensiblement à la vue, parce qu'ils échapperaient aux yeux avant que d'avoir pu dire ce qu'il est nécessaire qu'ils fassent savoir à l'auditeur. Ainsi, par une fiction de théâtre, on peut s'imaginer que don Diègue et le Comte, sortant du palais du Roi, avancent toujours en se querellant, et sont arrivés devant la maison de ce dernier lorsqu'il reçoit le soufflet qui l'oblige à y entrer pour y chercher du secours. Si cette fiction poétique ne vous satisfait point, laissons-le dans la place publique; et disons que le concours du peuple autour de lui après cette offense, et les offres de service que lui font les premiers amis qui s'y rencontrent, sont des circonstances que le roman ne doit pas oublier; mais que ces menues actions ne servant de rien à la principale, il n'est pas besoin que le poète s'en embarrasse sur la scène. Horace l'en dispense par ces vers:

*Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor;  
Pleraque negligat.*

Et ailleurs,

*Semper ad eventum festinet.*

C'est ce qui m'a fait négliger, au troisième acte, de donner à don Diègue, pour aide à chercher son fils, aucun des cinq cents amis qu'il avait chez lui. Il y a grande apparence que quelques-uns d'eux l'y accompagnaient, et même que quelques autres le cherchaient pour lui d'un autre côté; mais ces accompagnements inutiles de personnes qui n'ont rien à dire, puisque celui qu'ils accompagnent a seul tout l'intérêt à l'action, ces sortes d'accompagnements, dis-je, ont toujours mauvaise grâce au théâtre, et d'autant plus que les comédiens n'emploient à ces personnages muets que leurs moucheurs de chandelles et leurs valets, qui ne savent quelle posture tenir.

Les funérailles du Comte étaient encore une chose fort embarrassante, soit qu'elles se soient faites avant la fin de la pièce, soit que le corps aye demeuré en présence dans son hôtel, attendant qu'on y donnât ordre. Le moindre mot que j'en eusse laissé dire, pour en prendre soin, eût rompu toute la chaleur de l'attention et rempli l'auditeur d'une fâcheuse idée. J'ai cru plus à propos de les dérober à son imagination par mon silence, aussi bien que le lieu précis de ces quatre scènes du premier acte dont je viens de parler; et je m'assure que cet artifice m'a si bien réussi, que peu de personnes ont pris garde à l'un ni à l'autre et que la plupart des spectateurs, laissant emporter leurs esprits à ce qu'ils ont vu et entendu de pathétique en ce poème, ne se sont point avisés de réfléchir sur ces deux considérations.

J'achève par une remarque sur ce que dit Horace, que ce qu'on expose à la vue touche bien plus que ce qu'on n'apprend que par un récit.

*Segnius irritant animos demissa per aures,  
Quam quae sunt oculis subjecta fidelibus...  
De Arte Poetica, V. 180.*

C'est sur quoi je me suis fondé pour faire voir le soufflet que reçoit don Diègue, et cacher aux yeux la mort du Comte, afin d'acquérir et conserver à mon premier acteur l'amitié des auditeurs, si nécessaire pour réussir au théâtre. L'indignité d'un affront fait à un vieillard, chargé d'années et de victoires, les jette aisément dans le parti de l'offensé; et cette mort, qu'on vient dire au Roi tout simplement sans aucune narration touchante, n'excite point en eux la commisération qu'y eût fait naître le spectacle de son sang, et ne leur donne aucune aversion pour ce malheureux amant, qu'ils ont vu forcé par ce qu'il devait à son honneur d'en venir à cette extrémité, malgré l'intérêt et la tendresse de son amour.

---

ATHENA: "<https://athena.unige.ch/>"

This e-text has been typed and corrected thanks to the help of:

Ce texte a été (patiemment!) dactylographié et révisé grâce à l'aide de:

Gautier Rausis, Pascal Reymond, Cédric Régamey, Elisabeth Rivas, Kim Salt, Angela Sanchez, Vincent Sieber, Ludovic Vollmer, Naya Wenker.

If you use this text, please contribute by sending comments and corrections; they are welcome and useful for all.

Si vous utilisez ce texte, apportez votre contribution en envoyant vos commentaires et corrections; ils sont bienvenus et utiles à tous.

---

Copyright © ATHENA (1996, 1998, 2015, 2023) - Pierre Perroud. All Rights Reserved  
Send comments on page to [pierre.perroud@unige.ch](mailto:pierre.perroud@unige.ch)